

DOUMIC Georges Alfred
29 ans
Employé de commerce
Sous-lieutenant au 13° RI
MPLF Le 30 septembre 1918
Tué par balle
à Urvillers (Aisne)



« Très bon sous-officier intelligent a fait preuve en différentes reprise du plus grand courage dans la nuit du 23 au 24 juillet 1916, a entraîné son bataillon sous un feu violent et lui a fait organiser la nouvelle position.

« Brillant exemple de calme et d'audace. Revenu depuis peu au front à peine guéri d'une blessure ; fait depuis les débuts des combats l'admiration de tous et fait le 9 août 1918 avec sa compagnie, son 40° prisonnier et pris 6 mitrailleuses. Le 16, occupant les emplacements les plus battus par des tirs violents a su en imposer à sa section «

Croix de Guerre



Le soldat : Incorporé en octobre 1910 au 96° RI, caporal en 1911, Rappelé à l'activité par décret de mobilisation du 1^{er} Août 1914. Adjudant en 1915 au 96° RI, passé au 11^e RI. le 13 octobre 1917, passé au 13° RI le 20 juillet 1918. S/Lieutenant le 9 septembre 1918. Tué à l'ennemi le 30 septembre 1918, près d'Urvillers.

Sa famille : Né à Luzech le 17 juillet 1889, fils de Pierre Doumic, cultivateur, et de Huma Alibert ménagère. Il avait les cheveux noirs, les yeux châtain, le visage ovale et mesurait 1m 58. Il avait épousé à Ste-Livrade, Antoinette Lacoste le 15 septembre 1917.

Le 30 septembre 1918 au 13° RIPour briser la résistance de l'ennemi une action offensive visant la prise d'Urvillers et le rejet des

Allemands sur la ligne Hindenburg, le régiment a reçu comme mission de faire tomber le village en le débordant par le sud après s'être assuré de la ferme Lambay.

Si le bataillon De Varax réussit à enlever la ferme Lambay, par contre le bataillon Du Bouchet qui a à souffrir cruellement du feu de l'ennemi est arrêté aux abords d'Urvillers.

La nuit met fin à la lutte qui reprend le lendemain.....

DOUMIC Georges Alfred Sous-lieutenant - 13e R.I. <i>Ire Cie</i> + 30/09/1918 Urvillers 02	1914- 1918	47 - Sainte-Livrade-sur-Lot - Monument aux Morts du cimetière
---	---------------	---

Le sergent DOUMIC Georges Alfred a été mobilisé au 96^e R.I.

Extrait de l'historique du 96^e régiment d'infanterie
Collection B.D.I.C. [🔗](#)

HISTORIQUE

DU

96^e Régiment d'infanterie

Ministérielle

Etabli en exécution de la Dépêche

N° 4.026 3/11 du 15 mai 1919 et approuvé,
Le 15 juillet 1919, sous le n° 137/A, par le
Général de Division Commandant la 31^e D.I.

Août 1914 – Novembre 1918

Le 6 août 1914, par une splendide journée, le 96^e Régiment d'infanterie, massé sur les Allées Paul-Riquet, à Béziers, saluait son Drapeau et écoutait avec une émotion patriotique mal contenue la harangue du colonel Roig. Celui-ci exprimait en termes vibrants l'enthousiasme d'un peuple qui se lève pour la cause sacrée.

Deux jours plus tard, le régiment faisant partie de la 31^e D.I. du 16^e C.A. débarquait à Mirécourt (Lorraine) et entrait dans l'armée de Castelnau (Ile A.).

Prise de contact. – Rohrbach (17 août 1914). – Dès le lendemain, le 96^e entreprend une série de marches pénibles par une chaleur accablante qui cause de nombreux cas d'insolation. Le 9 il est à Bayon, le 10 à Lunéville et s'établit, le soir même, en réserve sur la position Bonviller-Champel, face à la grande forêt de Parroy. Au cours de la marche du 10, le général de Castelnau longeant notre colonne, adresse en patois languedocien, un salut amical (« Adissias toutis ») à ceux qu'il espère conduire de victoire en victoire.

Le canon gronde dans le lointain et de nombreux incendies projettent sur le ciel noir de grands reflets rouges.

Le 16 août, le ruisseau frontière est franchi près de Vaucourt et les poteaux striés de noir jetés à terre.

Quelle fierté d'appartenir à cette génération qui foule le sol des chères provinces volées à la France ! et avec quelle noble ardeur ces braves soldats courent au combat pour défendre la Patrie aussi traîtreusement attaquée qu'il y a un demi-siècle.

Le Régiment, flanc-garde à gauche de la Division, marche sur Bisping, à travers la contrée de Morhange, parsemée d'étangs, de marécages et de bois. Les détachements ennemis qui, depuis la frontière, se replient sans combattre, s'arrêtent à Rohrbach où le Régiment reçoit le baptême du feu.

Avec un élan irrésistible, deux bataillons s'élancent à l'assaut du village, Drapeau déployé, clairons sonnans et, après un vif combat, chassent l'ennemi jusqu'aux lisières du bois de Londrefing. L'artillerie allemande, renseignée par des habitants hostiles, canonne violemment nos positions, mais ne peut nous chasser du village.

Une centaine d'hommes sont tombés et, avec eux, de nombreux officiers (Capitaine **LAVEISSIERE**, lieutenant **BOLUIX** : tués ; commandant **LECLERC**, capitaine **RIOLS**, capitaine **CHAMEROIS**, lieutenant **MINOCCI** : blessés).

Le 19 août, la VI^e armée allemande comprenant de nombreuses troupes bavaroises, a terminé sa concentration et se précipite en avant. A notre gauche, le 15^e C.A. ne peut contenir la poussée de forces très supérieures ; le 96^e, non attaqué, reçoit l'ordre de se retirer sur Lunéville. Seuls, deux officiers blessés, intransportables, sont abandonnés à Rohrbach (capitaine **CHAMEROIS**, lieutenant **MINOCCI**).

Bataille de Lunéville (22 août 1914). – Après une retraite pénible, sous un soleil de plomb, sur des routes encombrées et poudreuses, le Régiment arrive à Lunéville, le 21 août, à 19 heures, après avoir exécuté, sans manger, une étape de 50 kilomètres. Céder à l'extrême fatigue, c'est tomber aux mains de l'ennemi et nul n'y consent.

Le 22, le Régiment est prêt à recevoir l'ennemi qui nous a poursuivis. A 4 heures, un Zeppelin survole Lunéville ; à huit heures, l'alerte est donnée ; à 9 heures, le 96^e se porte à la rencontre de l'ennemi qui a refoulé nos avant-postes au sud de la forêt de Parroy (322^e R.I.) et aborde Bonviller. Le danger est pressant ; aussi, sans même attendre l'appui de notre artillerie, deux bataillons, puis tout le Régiment sont lancés à l'assaut du village à travers un terrain découvert, balayé par de nombreuses mitrailleuses et martelé par une puissante artillerie.

L'ennemi est un instant bousculé ; le village de Bonviller, en flammes, est enlevé à la baïonnette, puis reperdu ; à 16 heures, presque tous les officiers sont tombés. Le colonel

ROIG a donné à son Régiment le plus bel exemple de courage et d'abnégation. Blessé au pied, il se fait mettre en selle et, avec le même calme, donne ses ordres et enflamme les cœurs. Les actes de bravoures sont légion sur cette ligne de tirailleurs qui fond à vue d'œil. Quatre soldats de la 7^e Cie, voyant un petit groupe d'allemands s'acharner sur leur chef de section, mortellement blessé, se précipitent, baïonnette haute, et assomment leurs adversaires.

A 17 heures, les débris glorieux du Régiment (6 officiers, 400 hommes), gagnent Bayon, point fixé par l'ordre de retraite. Le sacrifice du 96^e n'a pas été vain, car l'ennemi, maîtrisé par nos furieux assauts, arrête un instant sa poursuite et ne se risque dans la vieille cité Lorraine que longtemps après le départ des derniers groupes français.

Bataille de la Mortagne (25 août, 12 septembre 1914). – Les 23 et 24 août, la réorganisation du Régiment s'effectue à cinq compagnies au lieu de douze. De nouveaux chefs sont choisis dans la troupe et le 25, avant le jour, le 96^e est prêt à rentrer dans la bataille. Parti à huit heures, de son bivouac de Lorey, il prend position sur l'éperon de Belchamp qui domine la plaine au sud de la Mortagne.

L'ennemi, grisé par le succès de sa grande offensive du 20 qu'il compte exploiter, pousse ses bataillons sur la Mortagne pour gagner la trouée de Charmes et séparer les deux armées de Lorraine (Dubail Ire et Castelnau Iie).

Son artillerie lourde n'a pu suivre l'infanterie, et, surpris par la contre-offensive d'une armée qu'il croyait en déroute, l'ennemi s'arrête. La 32^e D.I. le bouscule à Rozelieures dans la journée du 25. A 14 heures, le 96^e R.I. reprend sa progression, talonne les Allemands en retraite et entre à Mehoncourt, à 16 heures, y capturant quelques prisonniers.

Dans la soirée, la 61^e brigade (81^e et 96^e) (colonel **DAUVIN**) reçoit l'ordre de poursuivre l'ennemi « à fond ».

Les deux régiments tombent dans une embuscade au débouché de la forêt de Lamath. Le 96^e, rentré à Mehoncourt dans la nuit, reprend l'offensive le 26, bouscule l'ennemi puis, se dirigeant vers l'Est, atteint Morivillers, s'empare le 29 d'Haudonville (faubourg de Gerbéviller) et borde la Mortagne.

La coquette ville de Gerbéviller a été la proie des incendiaires malgré le dévouement de sœur Julie et les crimes, commis dans la petite cité sans défense, resteront la honte des régiments bavarois qui y rivalisèrent de cruauté (5^e, 21^e, 142^e).

Le 29, au soir, deux compagnies passent la Mortagne sur des passerelles de fortune, fréquemment détruites par l'artillerie ennemie.

Nos patrouilles fouillent le bois de la Reine qui est occupé dans la nuit. Le 30, les Allemands réagissent très violemment, sur le bois dont la possession est maintenue par de durs combats au cours desquels le colonel **DAUVIN**, commandant la brigade, est grièvement blessé.

De violents orages rendent plus âpres les conditions de la lutte ; nos braves soldats sont si boueux que le rouge et le bleu de leurs vêtements, depuis longtemps ne se distinguent plus. Ramené sur la rive gauche de la Mortagne, le Régiment harassé, sale, difficilement ravitaillé, se reforme à douze compagnies en incorporant un renfort de 1000 hommes et quelques éléments du 322^e R.I. dissous.

Reprenant le contact de l'ennemi, il accentue sa pression tantôt au bois de la Reine, tantôt en avant du viaduc de la Hongrie Française.

Le 12 septembre, après onze jours de combats sanglants, le 96^e reprend son mouvement en avant, sous les ordres du lieutenant-colonel **BOUSSAT**.

La victoire de la Marne a ranimé tous les espoirs ; le Boche recule précipitamment.

Des reconnaissances, vigoureusement conduites, harcèlent les arrière-gardes ennemies, capturent quelques prisonniers et couvrent l'installation des avant-postes sur la Meurthe dont les ponts sont détruits. Au loin, une immense colonne de fumée, suivie d'une explosion formidable, marquent la destruction du fort de Manonviller que, dans sa rage impuissante, l'ennemi fait sauter en se retirant.

Du 13 au 16 septembre, par un travail ininterrompu, nos bataillons organisent la position conquise sur la rive N.-E. de la Meurthe et cantonnent à Moncel-les-Lunéville, chaleureusement accueillis par une population qui a vécu vingt-deux jours sous la botte prussienne.

Un ordre du jour félicite la IIe armée (Général de Castelnau), qui a sauvé Nancy «à force d'endurance et de bravoure ». Le 18, le 96^e fait son entrée dans la capitale lorraine dont il occupe la caserne du sergent **BLANDAN**.

Après un excellent repos de trois jours, le 16^e C.A. quitte l'Armée de Castelnau et est affecté à l'Armée Dubail.

Bataille de Woëvre (22 septembre, 9 octobre 1914). – Le 21 septembre, au matin, notre Régiment coquet, plein d'entrain et solidement encadré, traverse en chantant la forêt de Haye, défile sous le fort Saint-Michel de Toul, puis se dirige vers le Nord par une pluie battante.

Les Allemands tentent de s'engouffrer dans le vide que les précédents combats ont créé entre les deux armées de Lorraine. Les avant-gardes ennemies se sont arrêtées et installées sur les hauteurs de Beaumont, Flirey, à la limite de portée des canons de la forteresse.

Le 22 septembre, deux compagnies attaquent le bois de la Hazelle, entouré d'un glacis meurtrier. Malgré de très lourdes pertes, malgré la fatigue, malgré la pluie, nos éléments progressent par bonds et se terrent à 400 mètres du bois.

La nuit suivante, deux bataillons tentent par surprise l'assaut de la position ennemie sur laquelle plane un silence imposant.

Le Boche, alerté, laisse approcher nos vagues serrées à moins de 50 mètres du bois, puis, déclenche le feu terrible de cinq mitrailleuses qui fauchent nos deux bataillons. Le Régiment, reporté sur sa ligne de départ (route de Beaumont à Bernécourt), s'y réorganise et le 25, au matin, enlève dans un élan intrépide le bois de la Hazelle, puis le bois de Jury, progressant de plus de 2 kilomètres et faisant des prisonniers.

Les 26, 27 et 28, de nouveaux combats acharnés se déroulent pour la conquête du bois de Remières, définitivement pris le 28 au soir. De nombreux officiers sont tombés au cours des rudes journées précédentes et parmi eux : capitaines **GALTIER**, **GINESTE** (tués) ; **MONDIELLI** (blessé) ; lieutenants : **LEHONA**, **TALAGRAN** (tués) ; **KREFT** (blessé).

La lutte se poursuit sans répit les 29 et 30 septembre aux abords du bois de Remières, face à Saint-Baussant. Quelques progrès sont accomplis à l'aide de grenades à bracelet et de boucliers. Les éléments de tranchée se multiplient, se creusent, se relient, se recouvrent. La guerre paraît changer de forme, le champ de bataille change d'aspect. Dans les premiers jours d'octobre, quelques prisonniers de la garde sont capturés devant Saint-Baussant ; toutes les contre-attaques sont repoussées et lorsque, le 11 octobre, le 96^e quitte la Woëvre pour de nouveaux exploits, il lègue à ses successeurs un front solidement élargi et à la postérité, une belle page d'histoire.

Yser (26 octobre – 15 novembre 1914).- Le Régiment, embarqué à Toul, va prendre part à cette frénétique course à la mer, qui se terminera par l'échec sanglant des Allemands au cours des trois phases de la grande bataille de l'Yser.

Le 96^e, débarqué à Mézy près Château-Thierry, se rend par étapes à Coeuvres où, pour la première fois, il est embarqué en autobus. Déposé sur la place du Château, à Compiègne, après quelques jours de repos, il gagne par étapes Etelfay, s'embarque le 25 octobre à midi, à Montdidier, sur des plate-formes sans *impedimenta*, débarque le 26 (4 heures) à Bailleul, est enlevé aussitôt par autobus et déposé à Ypres à huit heures. Une heure après, nos glorieux soldats, noircis dans les tunnels, trempés jusqu'aux os, las d'avoir trop chanté pour affermir la confiance des régions traversées, s'avancent sur la route de Pilkem pour arrêter les masses ennemies qui, libérées du siège d'Anvers, déferlent sur la Flandre méridionale pour la conquête des côtes françaises. Il faut lutter contre des forces trois fois supérieures (5 corps contre 13). L'heure est grave. Le général Foch, chargé de « coordonner » les efforts, a appelé des troupes d'élite. Deux bataillons du 96^e passent sous les ordres du colonel de Mitry, commandant le II^e corps de cavalerie, et la 31^e division est rattachée provisoirement au 9^e corps. Le général d'Urbal commande le détachement d'armée qui deviendra bientôt la VIII^e armée.

Dès le 26, à 16 heures, la lutte est engagée ; le Régiment attaque sur la chaussée Bixchootte-Langemarck, dépasse la ligne tenue par la 10^e division territoriale bretonne et progresse, pas à pas, sur un terrain coupé de haies, marécageux et violemment battu.

Il est assez difficile de suivre dans leurs multiples assauts nos unités engagées, souvent isolément, et avec la plus grande souplesse, afin de « faire du volume ».

Les bataillons, les compagnies, les sections sont jetés dans la mêlée, pour parer au plus pressé et y parant par l'attaque.

Le 29 octobre, le II^e bataillon s'empare du hameau de Wyddencreft et la 5^e compagnie (lieutenant **SOULET**) capture une centaine de prisonniers. Ce succès a l'honneur du communiqué officiel. Le 30 octobre, l'ennemi déclenche une attaque massive, puissamment préparée par l'artillerie. Nos bataillons doivent défendre leur gain pied à pied. Quelques fractions submergées, complètement dépourvues de munitions, tombent aux mains de l'ennemi.

Jusqu'au 6 novembre, la bataille fait rage. Les Allemands attaquent en formations serrées, et, malgré leurs pertes effroyables, renouvellent leurs assauts de jour et de nuit.

Les ordres prescrivent de « passer coûte que coûte », notre consigne est de « se faire tuer plutôt que de céder un pouce de terrain ».

Nul n'oubliera les souffrances endurées au cours de ces combats où se mêlaient la rageuse exaspération et la froide ténacité des adversaires sur un terrain boueux, dans des tranchées informes, s'inondant par le fond comme une barque qui sombre. Nul n'oubliera non plus le martyre de ce lambeau de Belgique, martelé par le vandalisme prussien.

Le 9 novembre, après une légère accalmie, tous les efforts des masses ennemies n'ont pu nous arracher que, morceau par morceau, les gains des derniers jours d'octobre et au prix de quels sacrifices ! Nos pertes sont sévères et le 96^e doit être retiré des lignes pour se réorganiser. A peine arrivé au repos, le 10 novembre, un point de la ligne faiblit et les unités squelettiques se précipitent aussitôt vers la brèche pour y soutenir les combats les plus acharnés des 11, 12, 13 et 14 novembre.

Le 17, le Régiment est au repos à Boesinghe ; la première des trois phases de la grande bataille de l'Yser se termine par un échec sanglant pour l'ennemi, qui va porter ses prochains efforts au sud d'Ypres (La Lys – Armentières).

Après trois jours de repos, les bataillons du 96^e relèvent le 20, près de Hooge (château d'Harrenthage), une brigade anglaise. L'ennemi se prépare à une nouvelle ruée et s'acharne à la destruction de la coquette cité flamande, dont les richesses archéologiques sont déjà émietées.

La division toute entière défend le secteur de Kruystraat Zillebecke et entreprend son organisation sous des tirs violents d'artillerie. L'hiver s'annonce rigoureux et la plaine devient un immense borbier.

Dans les premiers jours de décembre, le colonel Ganter remplace le lieutenant-colonel **BOUSSAT**, puis, cède lui-même aussitôt la place au lieutenant-colonel Pouget, le chef qui, par son commandement éclairé, à la fois énergique et bienveillant, allait produire le 96^e de Beauséjour, de la cote 193 et de Thiaumont.

A cette même époque, le 16^e C.A. passe sous les ordres du général **GROSSETI**.

Le Régiment occupe successivement divers secteurs autour d'Ypres (Dickebusch – Zillebecke – Voormezele) et supporte pendant deux mois d'hiver, sans repos appréciable, les rigueurs d'un secteur « marmité et détrempé ».

1915 – Champagne – Beauséjour (4 mars – 22 août 1915). – Le 1^{er} février 1915, la division, relevée par de troupes anglaises, quitte la Belgique, laissant aux glorieux frères d'armes (20^e C.A. – 9^e C.A. fusiliers marins – troupes anglaises) le souvenir d'un régiment d'élite. Le général d'Urbal consacre un ordre du jour à la valeur des troupes qui ont défendu Ypres avec tant d'héroïsme.

Le 96^e, acheminé sur Amiens, par étapes, y est embarqué le 22 à destination de la Champagne. Le front est stabilisé de la mer du Nord à la Suisse et l'effort de l'Allemagne va se porter sur le théâtre oriental.

Une offensive française est décidée, afin d'alléger le front russe et retenir de nombreuses divisions ennemies.

Le 96^e entre en ligne le 4 mars, dans le secteur de Beauséjour, si improprement nommé, où coloniaux et marocains rivalisent de mordant.

L'attaque de la « Butte du Mesnil » est confiée à la 61^e brigade (colonel **VERNET**) et c'est là un des plus « gros morceaux », de l'organisation ennemie. Les 6 et 7 mars, les unités du Régiment attaquent avec acharnement les tranchées allemandes, mais il semble que nos efforts manquent de coordination et que la liaison avec notre artillerie soit imparfaite.

L'ennemi, qui n'a pas été surpris, oppose à nos assauts fougueux mais dispersés, ses plus vaillantes troupes. Les résultats obtenus, bien que ne paraissant pas en rapport avec les sacrifices consentis, sont cependant appréciables. Les pentes nord du Ravin des Cuisines, le Bois du Mesnil sont en notre pouvoir et résistent aux furieuses contre-attaques de la Garde.

Parmi tant d'actes de bravoure, chacun se souvient de la conduite admirable du père Jésuite, l'abbé **SOURY-LAVERGNE**, abordant toujours le premier, la tranchée à conquérir, ainsi que de la mort glorieuse du capitaine **BOYAT**.

Le 8 mars, un nouvel effort est tenté ; il se prolonge jusqu'au 15, sans grands résultats.

Les troupes sont lasses, l'ennemi se renforce et prononce le 16 une contre-attaque impuissante.

Le 19, les soldats boueux de Beauséjour quittent les tranchées pour un repos bien gagné, mais nos successeurs surpris par une attaque soudaine ont légèrement faibli. Le 96^e, rappelé, fait demi-tour et, le 20, rétablit la situation.

Le 22, le Régiment remonte à Beauséjour et entreprend l'organisation du terrain conquis. De nombreuses lignes blanches surgissent et sillonnent bientôt ces collines arides et désolées de la Champagne, vraiment «pouilleuse ». Nos pertes quotidiennes sont encore élevées. L'ennemi, qui dispose d'une organisation plus avancée, d'observatoires dominants, et de nombreux engins de tranchée (« youyou » - « seau à charbons » - « tortues » - « tuyaux de poêle », etc...) ralentit nos travaux par un harcèlement continu.

Dès les premiers jours de mai, il inaugure un régime impressionnant de guerre de mines. Camouflets, contre-mines, luttés acharnées à la grenade pour la possession des entonnoirs, telles sont les occupations incessantes du Régiment qui ne se laisse pas « grignoter ».

Le 9 juin, le saillant de la cote 196 est envahi par l'ennemi à la faveur d'une surprise.

Il en résulte les âpres combats des 10, 11, 12 juin, au cours desquels nos contre-attaques rétablissent presque intégralement la situation. Malgré les pertes journalièrement élevées, le Régiment poursuit jusqu'au 22 août l'aménagement du secteur.

Dans les premiers jours de septembre, le 96^e est au repos à Dommartin-sur-Yèvre –Bussy-le-repos – Vanneau- le-Châtel – Noirlieux, cantonnements agréables dans lesquels de gentilles fêtes agrémentent le séjour et rompent la sévérité d'un entraînement intensif.

Champagne (25 septembre – 8 octobre 1915). – Le 16^e C.A. est, en effet, destiné à participer à l'offensive du grand style que le commandement prépare sur un front étendu de Champagne avec des moyens d'une puissance exceptionnelle.

Après l'enlèvement des premières positions ennemies (25 et 26 septembre), le Régiment est engagé le 27 sur la fameuse tranchée de la Vistule.

Par suite de l'inefficacité des tirs d'artillerie sur cette ligne à contre-pente, et de la présence de réseaux barbelés défilant la cisaille, le superbe élan de nos unités est brisé. Arrêtés par des défenses accessoires intactes, mitraillés sans répit, nos tirailleurs, dont presque tous les officiers sont tombés, s'accrochent au terrain et tentent un suprême effort, qui leur donne la route de Somme-Py à Tahure ; puis, un élément de la tranchée Vistule. De nombreux traits d'héroïsme pourraient être cités : le capitaine **AUDRAIN** est frappé à mort dans les réseaux ennemis qu'il veut personnellement reconnaître avant de lancer son bataillon à l'assaut. Son ordonnance, le soldat **AZAIS**, au mépris de la plus violente fusillade, s'élance et ramène, seul, le corps de son capitaine.

Le caporal **HENIN**, blessé mortellement, refuse de se laisser emporter, exhorte ses hommes et meurt dans un dernier élan vers l'ennemi. Le sous-lieutenant **SWAENEPOEL**, mortellement atteint en avant de sa section, s'écrie en tombant : « Je vais mourir, ce n'est rien, vengez-moi ».

De nombreux chefs sont hors de combat et parmi eux : les chefs de bataillon **COMES**, **CHAMOUSSEY**, **RAYNAL** (le futur défenseur du fort de Vaux), les capitaines **COUGNENC**, **BERTHOD**, **AUDRAIN**, les lieutenants **DAGUERRE**, **CHABANEL**, de la **BARRE**.

Les attaques, reprises du 5 au 10 octobre, apportent une nouvelle preuve de l'endurance et du dévouement de ce beau Régiment qui rivalise d'ardeur avec les meilleures troupes de France.

Le 31 octobre, le 96^e, passé momentanément aux ordres de la 32^e division, est désigné pour l'attaque de la Butte de Tahure devant laquelle les efforts précédents sont restés vains.

En quelques heures, le Bois des Mures, situé au sommet de la Butte, est enlevé et l'ennemi chassé de sa position laisse entre nos mains plus de 100 prisonniers. C'est là que le commandant Genet, armé du fusil, coiffé de la calotte d'acier en usage, part en tête de son bataillon, la baïonnette haute, et s'écrie : « Allez, braves gens, n'épargnez pas ces immondes boches ! »

L'organisation du secteur est activée pendant le mois de novembre. Les rigueurs de l'hiver qui approche viennent ajouter à la désolation de ces collines blanchâtres, hérissées de petits bois déchiquetés par la mitraille. Les bois du Paon, de la Savate, des Perdreux resteront célèbres à la mémoire de ceux qui y subirent les gaz toxiques et les violents bombardements nocturnes. Aussi célèbres resteront les bourniers profonds du Vousoir, du Trou-Bricot, de la Maison Forestière, où s'enlisent attelages et caissons.

Du 7 au 24 décembre, le Régiment repousse quelques attaques locales et maintient ses positions.

Le 24, le 96^e quitte enfin l'austère aridité et les horizons désertiques de cette Champagne « Pouilleuse » qui, durant dix mois, a été le théâtre de ses exploits ; mais c'est avec une douloureuse émotion que le Régiment défile, une dernière fois, devant les cimetières de Laval, de Saint-Jean, de Somme-Tourbe, où des centaines de camarades reposent en paix sous de modestes croix blanches avec cette simple et glorieuse épitaphe : « Mort pour la France ».

1916. - Après quelques semaines de repos dans la région du nord d'Epernay, le 96^e se rend par étapes au camp de Ville-en-Tardenois, exécute plusieurs manœuvres dirigées par le général **GROSSETTI**, fait un deuxième séjour aux environs d'Epernay (Hautviller - Romery), puis se dirige sur Fismes, où il cantonne dès le 22 février.

La bataille de Verdun est déchaînée et captive l'attention du monde sur un duel que le kronprinz croit décisif.

Le 96^e est affecté à la réserve de la Ve armée (général Franchet d'Espèray) et exécute quelques roades sur la ligne Soissons-Reims sous une pluie glacée.

Le Bois des Buttes (20-30 avril 1916). - Le 14 mars, deux bataillons (Ier et IIe) sont envoyés dans le secteur de Berry-au-Bac pour y constituer une réserve en arrière du bois des Buttes qu'un coup de main hardi a ravi à la 55^e division. Le 3^e bataillon exécute des travaux de défense dans la région de Paars.

Les unités, mises à la disposition de la 55^e D.I., participent les 25, 26 et 27 avril à une puissante action sur le Bois des Buttes et occupent les secteurs de Beaumarais, du bois Franco-Boche que l'ennemi inonde de projectiles. Cinq officiers tués et 100 hommes hors de combat, telles sont les pertes de ces quelques journées d'invitation.

Le 20 mai, le Régiment rassemblé prend possession du secteur de Chassemy au confluent de l'Aisne et de la Vesle.

Nul n'oubliera le tranquille repos goûté jusqu'en première ligne ; sous ces grands bois touffus, tapissés de muguet, de fraises et si peu battus.

Mais le 96^e ne peut rester à l'écart de la gigantesque lutte qui doit immortaliser l'énergie du soldat de France. Relevé le 5 juillet par des territoriaux, le Régiment gagne le camp de Ville-en-Tardenois et, en quelques semaines d'un entraînement bien dosé, sous la vigoureuse

impulsion du colonel **POUGET**, retrouve sa forme des grands jours. Le 26 juillet ; il se présente impeccable à l'inspection du général Nivelles aux abords de la ferme des Machines.

« Je compte sur vous » dit le général Pétain aux officiers rassemblés dans les ruines de Pretzen-Argonne, et leurs regards fermes sont une éloquente réponse.

Verdun (31 juillet – 9 août 1916). – Le 30 juillet, le 96^e a les honneurs de la «voie sacrée» sur laquelle des camions poussiéreux emportent nos soldats confiants et résolus vers la plus grande mêlée de l'histoire. L'heure est critique. Autour de la citadelle se resserre l'étreinte du Boche qui a réussi à faire tomber la côte Froideterre.

Thiaumont, les abords de Fleury. – Le 31 juillet, le 1^{er} bataillon, sous des barrages impressionnants, s'accroche à la côte Froideterre et, par trois fois, attaque la tranchée des trois arbres dans le ravin des Vignes. Les pertes sont sérieuses. Le 1^{er} août, une contre-attaque ennemie s'empare par surprise de la redoute P.C. 139, où il capture un de nos petits groupes avec le lieutenant Laborde ; mais celui-ci, profitant du trouble causé par notre bombardement assourdissant, assomme ses deux gardiens et rejoint nos lignes dans la journée.

Le 2 août, après une préparation soignée, la 3^e compagnie et une fraction de la 5^e, s'emparent de la fameuse tranchée qu'elles trouvent remplie de cadavres et y capturent une cinquantaine de prisonniers.

L'ardeur déployée par le 96^e attire les félicitations du général d'Infreville, à la division duquel nous sommes momentanément rattachés.

Pendant la nuit, sous un feu d'enfer, un nouvel assaut est préparé. A l'aube du 3, il se déclenche irrésistible et donne à nos glorieux «Poilus» la ligne Dépôt-Batterie, ainsi que de nombreux prisonniers. A 18 heures, la ligne ennemie est rompue, désorganisée, l'ouvrage de Thiaumont, un monceau de pierres émietées, est enlevé par la 7^e compagnie (capitaine **LEMAIRE**). La nuit, seule, arrête nos progrès.

Dès 20 heures, l'artillerie lourde allemande écrase avec une fureur croissante le champ de bataille déjà chaotique, sur lequel nos tirailleurs sont tapis, par trois, par quatre, dans d'énormes trous d'obus.

Le 4, au petit jour, des troupes ennemies ; fraîches, se précipitent sur nos trois bataillons épuisés qui se raidissent sous le choc et fusillent l'ennemi à bout portant. Le commandant **RIOLS** est tué, revolver au poing, le capitaine **BIECHE** tombe sur ses pièces, mortellement atteint. Nos voisins de droite cèdent sous la formidable poussée et le 96^e, pour éviter un enveloppement certain, doit se reporter sur son objectif primitif, la ligne Dépôt-Batterie.

A droite, le village de Fleury, complètement rasé, est aux mains de l'ennemi ; à gauche, malgré l'avalanche de gros projectiles, les débris des 5^e, 6^e, 7^e, 11^e compagnies conservent sans faiblir Thiaumont et son saillant.

Le 4 au soir, une trentaine de survivants lèguent au 81^e (3^e bataillon) les glorieuses ruines de l'ouvrage, si brillamment conquises.

Dans la matinée du 8 août, le bombardement devient effroyable et Thiaumont succombe. De nombreux officiers sont tués au cours de ces combats acharnés : les commandants **FAURE**, **RIOLS** ; les capitaines **COIGNARD**, **FOURNERY** ; les lieutenants **CAUBEL**, **Le COUTOUR** sont glorieusement tués ; les blessés ne se comptent plus.

Malgré les pertes les plus cruelles, le Régiment résiste à l'assaut furieux des masses ennemies que les mitrailleuses de l'adjudant **BONNAFOUS** fauchent sans arrêt. Grâce à l'action énérgique de ce brave, l'attaque est rompue.

La tâche du 96^e est terminée. Une des plus belles pages de gloire vient de s'ajouter à son Livre d'or et le général Joffre en décorant notre Drapeau de la Croix de guerre la résume ainsi :

« Régiment qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Pouget, s'est constamment distingué depuis le début de la campagne par son allant et sa belle tenue en toutes circonstances. A fait preuve ; pendant la période du 2 au 4 août 1916, d'un mordant irrésistible et d'une ardeur persévérante en enlevant à la baïonnette deux positions successives bien organisées et fortement défendues, gagnant sur un front de 800 mètres, une profondeur de 1000 mètres de terrain, faisant en deux jours 500 prisonniers et prenant 8 mitrailleuses. »

(Ordre Général de la IIe Armée n° 358 du 25 août 1916.)

Argonne (6 septembre – 17 décembre 1916). – Recomplété à Villotte devant Saint-Mihiel à l'aide de jeunes soldats et d'éléments du 322^e R.I., dissous pour la deuxième fois, le 96^e peut affronter de nouvelles luttes.

Après le grand repos très apprécié de Villotte, les bataillons sont enlevés le 6 septembre en autobus et transportés en Argonne, où le secteur sévère de la Fille-Morte leur est confié.

Pendant trois mois, le Régiment revit, dans la grande forêt cette guerre décevante de mines et de bombes, dont Beauséjour lui a laissé un mauvais souvenir.

La position avancée de la Fille-Morte semble n'avoir jamais été plantée d'arbres tant le sol y est bouleversé ; les photographies d'avions donnent de ces lieux un véritable aspect lunaire.

Les épisodes de Champagne se renouvellent journellement, mines aux entonnoirs de grandeur prodigieuse, camouflets, contre-mines, combats à la grenade.

Particulièrement violentes furent les mines des 25 septembre, 20 et 28 octobre, 10 novembre et 3 décembre 1916.

Le 14 novembre, le caporal **FONTAN**, dont la bravoure et le dévouement sont déjà légendaires au Régiment, descend dans un entonnoir quelques minutes après l'explosion et, froidement, sous le nez du Boche, enlève successivement les cadavres de deux camarades à moitié ensevelis. Un tout jeune caporal, **CATALIFAUD**, s'offre spontanément pour retirer d'une galerie de mines deux sapeurs qui étouffent dans les gaz. Le lieutenant-colonel **POUGET**, nommé au commandement d'une D.I., fait ses adieux au Régiment le 12 septembre. Quoique fiers de l'avancement qui échoit à leur chef, si estimé, tous les combattants du 96^e regrettent le départ de celui qui, depuis vingt mois, a façonné et entretenu avec tant de soins, l'heureuse mentalité de son Régiment.

Vauquois. – Hiver 1916 (17 décembre – 18 janvier). – Le 96^e, relevé le 17 décembre, opère un glissement vers l'Est et occupe le secteur situé entre l'Aire et la forêt de Cheppy. L'activité des adversaires se borne à quelques combats de patrouilles et à une lutte acharnée contre l'eau et la boue qui envahissent nos tranchées, malgré les efforts les plus persévérants. Les abris, même légers, n'existent pour ainsi dire pas ; aussi, nos pionniers, dont l'activité est inlassable, se mettent-ils à l'ouvrage le jour, la nuit, par tous les temps. Grâce à l'intelligente et pratique impulsion de l'officier pionnier (lieutenant **FORNAIRON**) il n'y a plus un homme sans abri lorsque le régiment quitte la vallée de l'Aire (18 janvier).

Cote 304. – Avocourt. – Après plusieurs étapes, le Régiment, commandé par le colonel **BIGEARD**, s'installe dans les baraques du camp Davoust, près de Nixeville, pour quatre

jours de repos. Le froid est devenu si vif que les hommes luttent jour et nuit contre l'engourdissement. Le thermomètre descend à 22 au-dessous de zéro le 4 février.

Ce même jour, un magistral coup de main, exécuté par un « Stosstruppen » de la garde prussienne, au sommet de la cote 304, anéantit complètement le bataillon chargé de la défense de cette célèbre colline. Le 96^e, mandé aussitôt, accourt et occupe le secteur mouvementé (IIe et 1^{er} bataillon). Le 3^e bataillon est détaché au réduit d'Avocourt.

La température est si basse que le pain et le vin sont gelés. Des arbres éclatent comme frappés par la foudre, le sol se transforme en glace sur une profondeur de 40 centimètres.

Malgré les intempéries, les C.M.1 et C.M.2 restent vingt-cinq jours en première ligne et poursuivent, au milieu des plus grandes difficultés, l'organisation de la défense par mitrailleuses.

Dans les derniers jours de février, un nouveau glissement vers l'Est amène le Régiment sur les pentes sud du Mort-Homme, dont les deux sommets sont, pour l'ennemi, des observatoires de premier ordre. Le secteur, au nom sinistre, est à peine habitable et le dégel transforme en ruisseaux de boue les tranchées ruinées où toute circulation est impossible de jour.

Deux mois après, grâce au travail méthodique de nos pionniers, aidés par quelques sapeurs du génie, nos corvées circulent à toute heure sans pertes appréciables.

Le colonel **BIGEARD** s'est dépensé sans compter et ne peut résister aux fatigues de la mauvaise saison. Il quitte à regret le 96^e qu'il aimait tant et dont il avait si rapidement conquis l'estime et l'affection.

C'est à son successeur, le lieutenant-colonel **CARE** que reviendra, trois mois plus tard, l'honneur de conduire le Régiment à son plus glorieux exploit sur ce même massif du Mort-Homme que nos soldats équipent sans relâche.

L'ennemi manifeste une certaine inquiétude et lance quelques Stosstruppen dans nos lignes. Leurs tentatives des 18, 28 et 31 mars et 9 juin sont victorieusement repoussées malgré une véritable débauche de « Minens » et d'obus. Le sous-lieutenant **BONNAFOUS** de la C.M.2, le mitrailleur de Verdun, poursuit avec un harcèlement féroce qui le rend populaire jusque dans les tranchées ennemies.

Le 28 juin, par une violente et soudaine attaque, précédée d'un furieux bombardement, et appuyée par des lance-flammes, les Allemands s'emparent à notre gauche de la fameuse cote 304.

Le même soir, un détachement ennemi, après une courte préparation par engins de tranchée, pénètre dans notre ouvrage de la Croix-de-Fontenoy, enlève quelques hommes à l'une de nos compagnies et s'installe dans un de ses postes avancés. Par cinq fois, nos contre-attaques chassent l'ennemi qui, après chaque succès, écrase nos assaillants sous une pluie de bombes. Les pertes sont sérieuses, mais le combat ne prend fin que lorsque nos poilus ont marqué un succès en portant leur barrage à proximité du poste adverse. Au cours de cette opération le sergent Pla se précipite sans souci du danger dans l'ouvrage ennemi, enlève un prisonnier de vive force et le ramène dans nos lignes.

Conquête du Mort-Homme (20 août 1917). – Après dix mois d'occupation de ce secteur tourmenté, le 96^e est transporté à Fains, véritable nid de verdure situé à quelques kilomètres de Bar-le-Duc. Les distractions sportives, artistiques et champêtres alternent judicieusement avec un entraînement progressif en vue d'une importante opération offensive.

Il n'est un secret pour personne que le Régiment est désigné ainsi que ses frères d'armes de la Division, pour la conquête du Mort-Homme à laquelle chacun se prépare avec ardeur.

Plusieurs répétitions de l'attaque sont exécutées sur des terrains choisis et aménagés à l'image de celui qui sera notre réel objectif. L'état-major du 2^e bataillon pousse la minutie de la préparation jusqu'à faire modeler en terre glaise (lieutenant **MITTLER**) une miniature du Mort-Homme, sur laquelle toutes les tranchées ennemies et le fameux tunnel du kronprinz sont représentés. Pas un détail des différentes phases de l'attaque n'est livré au hasard.

Le 20 août, à 4h.40, le 96^e lance à l'assaut du massif avec la certitude du triomphe, ses trois bataillons échelonnés en profondeur. Malgré une violente contre-préparation par obus toxiques, le 2^e bataillon qui est en tête, enflammé par l'exemple de son chef, le commandant **ESCARGUEL**, dont la bravoure est légendaire à la division, submerge la position ennemie et s'empare du tunnel du kronprinz dont la sortie nord s'est effondrée sous nos obus de 400. Des combats acharnés se déroulent pour la maîtrise des nombreuses sorties intermédiaires de l'immense galerie souterraine, farcie de Boches. Le sergent **MECHIN** est glorieusement tué à l'attaque d'une de ces sorties. Le caporal **ARNOU**, les adjudants **HUET** et **SERRAT** soutiennent des corps à corps épiques à la grenade ou au pistolet.

Le capitaine **LACAZE**, les lieutenants **BORDAS-LARRIBE**, **BONNAURE**, **BONNEVIALLE**, **BONNAFOUS** sont glorieusement tués.

Grâce à l'autorité et au sang-froid du commandant **ESCARGUEL**, la reddition de la garnison du tunnel s'effectue sans incident, livrant plus de 500 prisonniers.

Le 3^e bataillon (commandant **PEBAY**) à son tour, franchissant la ligne atteinte par le 2^e, s'élance vers un objectif plus lointain et s'en empare après un combat mené avec ardeur par la compagnie **VANCOPPENOLLE**. A midi, le 96^e a progressé de deux kilomètres et capturé plus de 800 prisonniers, ainsi qu'un matériel considérable. Il a enlevé à l'ennemi tout le massif du Mort-Homme avec ses observatoires, interdisant toute tentative d'un nouvel investissement de Verdun par l'ouest.

Les Allemands, battus, tentent en vain quelques contre-attaques avec les débris de plusieurs régiments, mais nos braves soldats, enthousiasmés par leur éclatante victoire, conservent aisément le terrain conquis.

Sur le champ de bataille même, des récompenses sont remises aux glorieux combattants : le commandant **ESCARGUEL**, déjà officier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, reçoit la palme, le capitaine **CULLIER** et le lieutenant **VANCOPPENOLLE** sont faits chevaliers de la Légion d'honneur, l'adjudant **SERRAT**, le sergent **CANCILLIERI**, le soldat **HERAL** reçoivent la médaille militaire.

Pour sa brillante conduite dans la bataille, le 96^e est cité à l'Ordre de l'Armée avec le motif suivant :

« Le 96^e régiment d'infanterie, le 20 août 1917, sous les ordres de son vaillant chef, le lieutenant-colonel Caré, a enlevé dans un élan irrésistible tous les objectifs qui lui étaient assignés, sur une profondeur de 2 kilomètres emportant de haute lutte des positions extrêmement fortes et s'emparant d'un important tunnel qui servait de place d'Armes à son adversaire ; a brisé, le soir, sur les positions conquises, deux violentes contre-attaques de l'ennemi. A fait au cours de cette opération près de 900 prisonniers dont 13 officiers, pris 7 minenwerfers, 28 mitrailleuses et un matériel de guerre considérable. »

(Ordre Général de la IIe Armée n° 960 du 20 septembre 1917.)

Le 30 août, le Régiment relevé, est transporté dans ses anciens cantonnements à Fains, où lui est réservé l'accueil le plus chaleureux.

Peu de jours après, le 96^e embarque à Revigny (5 septembre) à destination de Lure. Au cours de l'embarquement nocturne, des avions ennemis bombardent le train du 3^e bataillon, à la faveur d'un brillant clair de lune, tuant ou blessant 15 hommes et 30 chevaux.

Le 26 septembre, devant la division rassemblée, le 96^e reçoit du général **PETAIN**, la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre, juste récompense de sa vaillance et de ses

efforts. A l'issue de cette cérémonie, le généralissime accroît encore le tribut d'honneur offert au drapeau du Régiment en déclarant aux officiers réunis « qu'il tient la division pour une des meilleures de l'armée française ».

Alsace (9 octobre 1917 – 27 mars 1918). – Le 5 octobre, le Régiment quitte ses agréables cantonnements de Gouhenans, des Aynans et se dirige par étapes vers l'Alsace. Le 9, il traverse l'ancienne frontière sur la route de Rougemont à Massevaux. Un mois de repos a suffi pour rendre aux vainqueurs du Mort-Homme leur forme et leur entrain.

L'adjudant DOUMIC Georges Alfred passe au 11^e RI, le 13 octobre 1917.

11^e Régiment d'infanterie

Collection B.D.I.C. 

Licence ouverte.

FORET D'APREMONT Mai -Décembre 1917

Le 17 Mai, la 33^{ème} R.I.rejoignait la II Armée et allait reprendre un deuxième fois le secteur de Commercy.

Le 11^e Régiment était transporté en camions autos de Vanault-le-Chatel et Mesnil-la-Horgue.

Le 22 mai, le lieutenant-colonel DE DOUGLAS prenait le commandement de la zone RABIER ; nous occupions exactement les mêmes emplacements que pendant la période précédente.

Seul les cantonnements de repos étaient changés. Au lieu de Boncourt et Vignot, ces cantonnements étaient maintenant Liouville, Saint-Julien, Girauvoisin, village presque déserts, situés au pied des côtes de Meuse en bordure de la Woivre.

Tout le secteur d'ailleurs, a changé d'aspect, la neige a fait place à la verdure. Avec le beau temps et la chaleur une assez grande agitation a remplacé le calme de l'hiver.

Retranché derrière le « Haricot » d'Apremont, l'ennemi tient sous son tir la « Trouee de Marbotte » où il gêne souvent nos convois.

En avant, il a fait une forte concentration d'artillerie de tranchée, grâce à laquelle, pendant tout l'été, il pourra préparer et exécuter de gros coups de main.

Un de ces coups de mains ne peut être passé sous silence. Le 10 juin, après une nuit agitée au cours de laquelle deux de leurs patrouilles avaient été dispersées, les allemands déclenchent à 2 heures 30, sur tout notre front, un tir d'une extrême violence par obus et minenn de tous calibres, bombes à ailettes et mitrailleuses.

Après une heure de ce bombardement, une fraction de (environ 40 hommes) pénètre dans nos lignes et attaque cinq de nos petits postes. Trois d'entre eux se dégagent à la grenade et peuvent

Le 14 Novembre, la 33^e D.I. était relevée par la se replier en combattant mais les deux autres demeurent encerclés par le tir ennemi.

Au jour, le tir cesse ; l'ennemi a abandonné tous nos petits postes, sauf un cependant, le *Petit Poste Olivier*, qu'il faut reprendre par une contre-attaque à la grenade.

Nos défenses accessoires et nos premières lignes sont entièrement bouleversées. Nos pertes sont de 10 tués, 19 blessés dont 2 officiers et 14 disparus. Parmi ceux-ci ,les recherches poursuivies pendant les trois nuits suivantes permettront de dégager deux cadavres et de constater sous les décombres la présence de quatre autres corps. Le déploiement est tel qu'il

est impossible de pousser le déblayement plus en avant. Le Corps d'Armée, donnent l'ordre de reporter les postes en arrière.

De notre côté, le 12 Novembre, le sous-lieutenant MAIZIERES, était cité à l'Ordre de l'Armée pour « avoir, le 18 Octobre 1917, parfaitement préparé et dirigé un coup de main dans les organisations ennemies, soutenu un violent combat à la grenade et assuré en combattant personnellement, l'enlèvement de tous les blessés ».

Le 27 Octobre, le lieutenant-colonel DE DOUGLAS, affecté à l'Etat-Major de la 4^e D.I., faisait ses adieux au Régiment au commandement duquel il était remplacé, quatre jours après, par le lieutenant-colonel ANGELI.

10^e Division Coloniale et le 16, le Régiment est transporté par camions-autos de Lerouville à Tronville où il allait passer 35 jours de repos.

VERDUN Décembre 1917- Février 1918

Embarqué à la gare de Nancois-Trouville, les 10,11 et 12 Décembre, le 11^e suit l'itinéraire bien connu : Dugny, Faubourg Pave, Ravin des Vignes. C'était l'arrière maintenant. Verdun ne recevait plus que rarement des obus. Belleville et Saint-Michel semblaient dormir et se reposer encore de la longue faction montée pendant huit mois. Souville, Fleury, même et Douaumont avaient trouvé du calme dans leur désolation. Une route maintenant montait des pentes désertes et dévastées descendait dans le Ravin de la Dame, et arrivait aux carrières d'Haubremont où était installé un P.C. de division. Les pentes de la Dame et de la Couleuvre abritaient nos artilleurs et leurs 75.

La route continuait par le fond de la goulette et du Helly jusqu'au fameux abri, autrefois souricières des Boches.

Ceux-ci, dominés maintenant par Douaumont, s'accrochaient désespérément aux Cretes du Chaume et d'Herbebois. Derrière, c'étaient Orme et Bezonvaux, rasés, et tout la -bas, la grande plaine de Woivre avec à l'horizon Etain et Spincourt aux hautes cheminées fumantes: combien de temps les Boches allaient-ils conserver ainsi nos richesses minières et industrielles ?.

Le 11^e occupe successivement, du 14 Décembre au 20 Janvier, les sous-secteurs Chaume et Herbebois.

L'hiver est très dur et nos soldats ne savent plus, de ce dernier ou des Boches, quel est le plus grand ennemi.

La neige et la pluie tombent bientôt suivies par la gelée. Les pistes aujourd'hui boueuses deviennent le lendemain glissantes comme la glace: on ne peut plus se tenir debout là où la veille il fallait prendre mille précautions pour ne pas s'enliser. Heureux ceux qui n'ont pas connu la boue des Chambrettes !

Passé le P.C du Colonel, les tranchées et boyaux sont inexistantes : on travaille sans doute, mais la pluie où le Boche détruisent le lendemain le travail de la veille. Il faut veiller sans cesse. Le boche nous guette, il voudrait nous chasser de la crête. Il tente de nombreux coups de mains, toujours précédés d'un violent bombardement.

Dès le 15 décembre, au lendemain même de notre arrivée, il avait réussi à aborder un de nos petits postes et pour le chasser, il fallut toute la vaillance et l'énergie de la 11^e Compagnie.

Les 11 et 17 Janvier, des tentatives analogues échouèrent pareillement. Ces tentatives sont aussi nombreuses dans le secteur de droite et de gauche et chaque fois nous valent notre part de bombardement.

D'ailleurs, l'artillerie ennemie nous harcèle constamment. A l'arrière comme à l'avant, pistes et boyaux sont battu sans répit, avec plus de violence encore la nuit. Aux explosifs se mêlent les toxiques, imprudent celui qui n'a pas constamment son masque avec lui. Le ravitaillement se faisait alors à l'Estacade du Helly, que de tristes et horribles souvenirs cette place a laissé

dans toutes nos mémoires. Les avions ennemis, par la vue de nombreuses pistes frayées, toutes convergeant vers ce point, s'étaient rendus compte de l'importance du mouvement et de la circulation.

Ainsi les rafales de 105 arrivaient à chaque instant, brutales et irrégulières, impossible à prévoir.

Que de fois la voiture partie à la nuit à Verdun ne rentrait pas au matin, soit qu'elle ait été brisée par un obus, soit que le cheval ou le conducteur aient été tués ou blessés !

Que de fois la corvée partie des premières lignes y retournait les mains presque vides : les toxiques avaient empoisonné toute la nourriture ou un malencontreux éclat était venu trouver le bidon de « pinard » !

Et la journée recommençait, triste comme la veille quelquefois pire : pour le sommeil, il n'y avait point de place :

Il y a des abris, mais la plupart inondés, l'eau coule comme à travers une passoire.

La liaison se fait par coureur, de relais à relais et c'est là un rude métier : dans la nuit, dans la boue, sous les tirs de barrage, on se perd facilement.

Le téléphone est un moyen bien précaire et on ne peut l'utiliser que vers l'arrière. En revanche, la T.P.S. et la T.S.F. rendent de grands services.

Après 35 jours de ligne ; la 33^e D.I. fut relevée dans le secteur des Chambrettes par la 153 D.I. On a dit des Régiments de Verdun qu'ils étaient une « boue vivante ». C'est bien le qualificatif qui convenait au 11^e lorsque, le 20 Janvier, ayant cédé la place au 9^e Zouaves, ils descendait des lignes vers le Faubourg Pave.

TROYON et les LES EPARGES. Février - Mai 1918

2^e séjour aux CHAMBRETTES

Après 9 jours de repos passés dans les cantonnements de Saint-Lumier, en Champagne et Saint-Quentin-les-Marais, le 11^e qui avait débarqué le 24 janvier à BIRSME était embarqué de nouveau à cette même gare et transporté à Dugny d'où il faisait étape jusqu'à Genicourt.

Répartis ensuite dans les camps des Reunis, Romblin, Marquetterre, Massa et dans les villages de Troyon, Ambly, Tilly, Genicourt et Rupt-en-Woevre, il participe à des travaux de 2^e position qui durent jusqu'au 28 février.

A cette date la 33.D.I. relève le 20^e en ligne, au 11^e Régiment échoit le secteur des Eparges qu'il occupera pendant un mois.

Cette période est marquée par l'arrivée de Divisions Américaines dont les troupes viennent s'insérer entre nos bataillons, sous la direction tactique du Colonel Français, se préparent ainsi à l'occupation d'un front qui va leur être dévolu.

Le séjour aux Eparges fut calme.

Parfois, cependant l'artillerie ennemie se montra assez active. Les 29 mai et 7 avril nous eûmes même à repousser deux Attaques sur nos petits postes de la crête des Eparges.

Les 12, 13,14 mai par Sommedieu et Senoncourt nous nous rendions à Ypecourt où nous passâmes une semaine.

De là, une fois encore nous remontâmes au Nord de Verdun et le 22 mai nous reprenions aux Chambrettes nos positions de l'hiver dernier.

Avec le beau temps le secteur s'était organisé, et, si l'aspect des choses et désolation était resté le même le séjour y était moins pénible. D'ailleurs l'artillerie ennemie était beaucoup calmée.

Néanmoins, le 27 mai, le 2^e Bataillon eut à subir une violente attaque. Après une très forte préparation d'artillerie par obus de gros calibre, mines et obus toxiques, l'ennemi réussit à pénétrer dans nos positions avancées. Un prompt retour offensif de nos troupes l'en chassa

immédiatement et l'obligea à regagner ses lignes non sans avoir laissé cependant de nombreux cadavres sur le terrain. La quantité de munitions et vivres de réserve trouvées sur ces cadavres semblait indiquer que les allemands avaient eu en vue une sérieuse action offensive.

Au cours du combat nous avons perdu 5 tués, 20 blessés, 243 intoxiqués et 40 disparus.

Dans les premiers jours de juin, le 11^e disait définitivement adieu à Verdun et était embarqué à Landrecourt, le danger était ailleurs.

C'était l'époque où tous les Français suivaient avec anxiété sur leur carte la nouvelle avance boche que chaque communiqué annonçait. Après Montdidier, Château-Thierry et Dormes étaient aux mains de l'ennemi. Celui-ci maintenant portait tous ses efforts sur l'OISE et l'Aisne et cherchait à tourner les forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets.

Heureusement l'armée MANGIN lui opposait la plus vive résistance.

BOIS BUCHET Juin- Juillet 1918

La 33^e D.I. fut vite regroupée dans la zone de Nettancourt.

Le 10 juin, le 11^e après quelques jours passées dans les cantonnements de Neuville-sur-ORNE, Laimont et Louppy-le-Château, fut embarqué à Mussey, le lendemain, il débarquait à Longueil-Saint-Marie. Déjà on disait que le train ne pouvait aller plus loin. Sur tout le parcours, depuis CREIL, à chaque gare, nous avons vu le troupeau lamentable des évacués, épuisés, fuyant comme aux sombres jours de 1914 et attendant qu'un train sauveur veuille bien les prendre. Mais celui-ci se faisait longtemps attendre.

En sortant de Longueil, nous prîmes la direction de Compiègne : un régiment d'artillerie nous croisa au galop. Et tout le long de la route, le convoi était interminable de ces habitants qui avaient déjà vu les Boches en 1914 et ne voulaient pas rester sous leur domination. Il fuyaient, les uns emportant un simple petit paquet, les autres emmenant leurs troupeaux et leurs charrettes chargées de meubles.

Les nouvelles étaient mauvaises.

On disait que les Boches avançaient toujours. Il étaient à quelques kilomètres de COMPIEGNE seulement. Demain peut-être, ils seraient ici, demain ce serait sans doute à notre tour d'essayer de les arrêter.

Nos cantonnements pour la nuit n'étaient pas loin, nous y étions avant la fin du jour. Ils avaient nom Armancourt, Jaux, Jonquieres et les Tartres. Tout près devant nous était Compiègne. Toute la nuit, des avions Boches vinrent y jeter leurs bombes qui s'écrasaient avec un fracas horrible, allumant des incendies, faisant gronder un tonnerre dans toute la vallée de l'OISE.

A notre grande surprise, le lendemain, nous n'eûmes aucun ordre de marcher en avant. Puis nous apprîmes que les Boches n'avançaient plus, qu'ils étaient arrêtés. Dès lors, nous étions destinés à aller relever quelque'une de ces belles divisions qui avaient enrayé l'avance.

En effet, le 17 juin, nous traversons la forêt de Villers-Cotterets et allions bivouaquer dans le bois de Montrole, non loin de Retz. Deux jours après, la Division prenait le secteur s'étendant de Troesnes à Faverolles, sur les coteaux de la rive droite de l'ourcq.

Le 11^e au centre s'installait au Bois Buchet.

Ce n'est plus la guerre de tranchées.

Ce ne sont plus les coteaux de Verdun brûlés et défoncés. Ici, nous sommes à découvert. Les bois sont verts et feuillés jusqu'en première ligne, les habitants ont fui, mais les oiseaux sont restés : peut être ont-ils compris, eux, que les Boches n'étaient pas là pour longtemps.

Notre artillerie mène la danse, harcèle l'ennemi jour et nuit. Celui-ci répond faiblement.

N'est-il occupé maintenant à attaquer en vain Reims ?

Le 25, le sous-lieutenant PETITOUT conduit une patrouille de reconnaissance, traverse deux ruisseaux qui séparent les lignes et va cueillir deux boches qui revenaient tranquillement de leur corvée de soupe. On se réjouit à la vue de leur maigre pitance composée seulement de harengs fumés, d'un peu de morue et du pain noir.

La physionomie du secteur ne changea pas pendant tout le temps que nous l'occupâmes. L'artillerie boche s'acharnait surtout sur les villages de Silly-la-Poterie et à droite sur la Ferme Hiton. Les pistes dans les bois et au fond des ravins étaient également bombardées avec des toxiques, surtout la nuit. On prenait les repas à Autheuil.

Les 16 et 17 Juillet, nous étions brusquement relevé par un bataillon du 39^e Régiment d'Infanterie Américaine et allions prendre immédiatement le secteur à l'Est de Mosloy sur les coteaux situés de l'autre coté de l'Ourcq. Que se passait-il ?

Nous n'allions pas tarder à le savoir.

BATAILLE DE L'OURCQ 18-30 Juillet

Le 17 juillet, à 23 heures, le Commandant DE JAUSIONDY, Commandant le Régiment en l'absence du colonel ANGELI, permissionnaire, avait établi son P.C. à Mosloy et y donnait à ses trois Chefs de Bataillon les ordres d'attaque pour le matin même.

Les Boches, dépensant inutilement leurs force dans de vaines attaques en Champagne allaient être pris de flanc par les armées Mangin et Degoutte. Leur aile droite, que nous attaquions étaient complètement dégarnie, nous prenions par surprise, à notre tour maintenant d'aller de l'avant, le succès nous était assuré. L'attaque sera menée par colonne de Division, les 9 Bataillons passant tour à tour à l'avant-garde, au gros et à l'arrière-garde. Elle remonterait la rive gauche de l'OURCQ et commencerait à 4 heures 35. Il n'y avait donc pas une minute à perdre, nous avions juste le temps de nous mettre en place.

En tête et accolées marchaient les 2^e et 3^e Bataillons, le 1^e à gauche sous les ordres du Commandant GOUTINES, le 2^e à droite sous les ordres du Capitaine MORELIERAS. Dans chaque bataillon, les Compagnies venaient en profondeur. Le 1^{er} Bataillon (commandant TURE) restait en soutien dans les boqueteaux au sud de Saint-Vaast.

Pendant la nuit, il était arrivé beaucoup de canons à tracteurs dont le feu devait s'ajouter à celui de l'artillerie divisionnaire. Ainsi, est-ce sous la protection d'un admirable barrage roulant que l'attaque se déclencha le 18, à l'heure fixée : le jour venait à peine de se lever.

Le Boche surpris, lâchent pied et nos soldats, accompagnés par nos avions, dont le ronflement les rassure et les encourage commencent leur progression. Celle-ci est normale.

Cependant la première stupeur passée, l'ennemi se ressaisit vite : déjà il ne fuit plus, mais il bat méthodiquement en retraite.

A notre gauche, le 20^e est arrêté par le Bois I et notre 2^e Bataillon est gêné par les feux de flanc venant de ce même bois. Mais cela ne sera pas un long arrêt : le bois est rapidement débordé et nous atteignons notre premier objectif ; Marizy-Saint-Genevieve.

Le village, attaqué au sud et de front par la 11^e Compagnie, au nord par la 7^e est enlevé de haute lutte. Six mitrailleuses et 30 prisonniers restent entre nos mains. Il est seulement 5 heures 05.

La marche est reprise à 6 h50, mais le débouché du village est pénible. Les mitrailleuses et l'artillerie ennemies postées devant nous sur la croupe de Marizy-Saint-Mard battent violemment les pentes descendant vers le ruisseau du Gril, situé entre les deux villages. Une préparation est demandée à notre artillerie et la progression continue sous la protection de notre barrage roulant.

A 10 heures 30, la 10^e Compagnie réussit à déborder Marizy-Saint-Mard par le Sud pendant que la 11^e l'attaque de front : la manœuvre réussit, à 11 heures 15 le village est à nous et la 10^e Compagnie s'établit sur la lisière Est.

Dans cette position elle est fortement en flèche car la progression du 2^e Bataillon a été arrêtée sur les pentes Est du Grill par les tirs violents des mitrailleuses de la rive droite de l'Ourcq encore au pouvoir de l'ennemi.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que la 10^e Compagnie peut effectuer une nouvelle progression jusque sur la crête à l'Est de Marizy-Saint-Mard. A ce moment la droite et la gauche ont également avancées et la liaison est solidement établie.

La prise du 2^e Objectif nous avait rapporté 20 prisonniers, une batterie de 105, 2 canons de 77 contre avions, 2 mortiers de tranchée, 4 chevaux.

La nuit est calme, les cuisines roulantes viennent ravitailler sans incident.

Le Chef de Corps a transporté son P.C. à Marizy-Saint-Genevieve. Le lendemain matin à 4 heures l'attaque est reprise. Le 1^e dépasse le 3^e qui devient ainsi bataillon de soutien.

A peine le mouvement est-il commencé le Commandant TURE est blessé : le Capitaine BELOT le remplace dans son commandement.

La progression est plus dure que la veille. L'ennemi fait un violent tir de barrage sur le plateau à l'Est de Marizy-Saint-Mard. Les avions, qui n'étaient pas sortis pendant toute la journée du 18, nous survolent en nous mitraillant et en nous lançant des grenades.

Néanmoins le 1^{er} bataillon atteint son objectif : le moulin Hotel Dieu, à 7 heures 30. Le 2^e bataillon toujours gêné par les mitrailleuses de la rive Nord de l'Ourcq arrive seulement à 9 heures à la « Sucrerie » et au « Moulin Neuf ». On se repose. Le chef de Corps s'installe à Marizy-Saint-Mard et la progression est reprise à midi.

Le 1^{er} bataillon atteint rapidement les côtes 124 et 127, débordant ainsi entièrement le village de Neuilly-Saint-Front que l'ennemi abandonne et où la Division voisine pénètre sans coup férir.

Le 2^e Bataillon, malgré le retard du Régiment de gauche dépasse lui aussi la route de Nanteuil à la station Sud du château Prinzy.

Ainsi les objectifs de la 2^e journée sont atteints. Pendant la nuit, l'ennemi bombarde fréquemment les bords de l'Ourcq mais il cède toujours du terrain.

Le village de Vichel évacué est occupé par les patrouilles du 1^e bataillon du 9^e R.I., qui a remplacé notre 2^e bataillon devenu maintenant réserve de l'I.D. Le colonel ANGELI, rentré de permission, reprend le commandement du Régiment et de l'avant-garde.

Le mouvement en avant reprend à 3 heures 40. Rapidement, notre bataillon atteint la côte 122 pendant que le Bataillon du 9^e occupe la côte 98.

L'ennemi s'est accroché alors à la côte 159, que nous n'emportons qu'à 7 heures 30 de haute lutte.

Maintenant les Boches semblent s'être vraiment ressaisis. Ils ont ramené de l'artillerie et font de violents tirs de barrage. Ils amènent même des troupes qui, débouchant du ravin du Wadon, tentent une contre-attaque sur la côte 159. Nos 2^e et 3^e Cies les repoussent, non sans subir des pertes sérieuses.

Cet échec semble décourager un peu les Allemands et à 13 heures 15, nous pouvons nous emparer du bois au nord de la côte 159, pendant que le 9^e réussit à enlever le village de Nanteuil-sur-Ourcq.

A la nuit, un nouveau bond porte notre ligne sur le ruisseau : le Wadon dont nous occupons le passage.

La 3^e journée de bataille avait été plus dure que les précédentes et l'ennemi était revenu de sa surprise du début. Néanmoins en fin de journée nous avions progressé normalement. Entre nos mains étaient restés de nombreux prisonniers, un énorme matériel et plus de 20 mitrailleuses.

L'adjudant DOUMIC Georges Alfred passe au 13e régiment d'infanterie,

le 20 juillet 1918.

13e régiment d'infanterie

Ancestramil

Collection : B.D.I.C. [🔗](#)

Licence ouverte

Imprimerie Berger-Levrault

Nancy- Paris-Strasbourg

sd

Chapitres IX et X

**CHAPITRE IX
LA PRISE DE MONTDIDIER
9 août 1918**

Le terrain choisi pour la bataille du mois d'août est la partie du front de Picardie qui s'étend à l'est d'Amiens entre Albert et Montdidier. L'attaque doit être menée par la IV^e armée britannique du général RAWLINSON et la 1^{re} armée française (DEBENEY), placée toutes deux sous le commandement direct du maréchal Sir DOUGLAS HAIG.

L'ennemi, qui a flairé les préparatifs des Alliés, a reporté derrière l'Ancre et l'Arve le gros de ses forces. Nos patrouilles de reconnaissances battent l'estrade sans relâche pour s'assurer que les Allemands n'entament pas un nouveau mouvement de repli ; elles ont constaté devant le front du régiment que Rubécourt continue à être tenu solidement. Le 8 août au soir, c'est la veillée des armes ! La 169^e division doit se porter le 9, aux premières lueurs du jour, à l'attaque d'Assainvillers au sud de Montdidier qui, à l'horizon, dresse en amphithéâtre ses ruines imposantes. Le dispositif préparatoire de combat a été pris au régiment, mais l'attaque est différée de 12 heures, et ce n'est qu'à seize heures, le 9, que le 13^e se lance à l'attaque, ayant deux bataillons en première ligne (bataillon DE VARAX à droite, bataillon PARENT à gauche), un bataillon en soutien (bataillon DU BOUCHET et un bataillon de flanc-garde à gauche (bataillon SILLEGUE du 39^e R.I.). Avec de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture, les unités du bataillon Parent franchissent le ravin de Rubescourt et s'empare du bois de la Hache pendant que le bataillon DE VARAX, arrêtée un instant par un violent tir de mitrailleuses venant de la ferme Le Pas, réussit à réduire ces engins au silence et à prendre ce point d'appui. Puis c'est la ligne principale de résistance de l'ennemi qui est enlevé par nos troupes presque sans combat : un état-major de bataillon y est fait prisonnier. La voie ferrée de Noyon à Montdidier est atteinte, Assainvillers est encerclé. Le village, comme une poire mure tombe entre nos mains. Les patrouilles poussées sur Piennes signalent que cette localité n'est que faiblement occupée. L'allégresse est générale. C'est que la Victoire éclatante, belle déjà, s'annonce plus éclatante encore pour les jours prochains.

L'attaque s'est déroulée exactement dans les conditions et suivant l'horaire prévus ; devant l'impétuosité de notre assaut, l'ennemi subissant notre ascendant n'a pour ainsi dire pas combattu, laissant aux mains du vainqueur 550 prisonniers, 19 canons, 8 minenwerfer, 150 mitrailleuses.

Pour le 13^e, " le jour de gloire " est arrivé !

CHAPITRE X

POURSUITE DE L'ENNEMI

Le Cessier. E Les loges (10 au 16 août 1918). - Poursuite de l'ennemi de Saint-Simon jusqu'à Urvilles (8 au 28 septembre 1918). - Combats livrés sur l'avant-terrain de la position Hindenburg (29 septembre au 8 octobre 1918). - Prise de la ligne Hindenburg. - Combats devant Bernot et Haureville (9 au 11 octobre 1918)

La prise d'Assainvillers, l'enlèvement de Faverolles le 1^{er} août au point du jour par le 39^e R.I., ont eu pour conséquence la chute de Montdidier. Dans la matinée de ce jour, l'ennemi évacue la ville en toute hâte et en grand désordre ; l'attaque de l'armée HUMBERT l'oblige aussi à précipiter son mouvement de retraite vers l'est. Il ne faut pas qu'il puisse se ressaisir. L'ordre de poursuite est donné à la 169^e division. Le 13^e reçoit comme mission de se porter sur Bus par Piennes, Remaugies, Fescamp ; après un léger engagement, Bus est conquis en fin de journée. L'ennemi essaie de s'accrocher à son ancienne position de Beuvraignes-Le Cessier. Le 13^e, qui est passé en soutien sur ces entrefaites, revient en première ligne le 13 août ; le 16, il réussit à s'emparer du Cessier¹, et poussant plus loin, l'avantage, enlève le village des Loges. L'ancienne ligne française de 1915 est réoccupée par nous malgré l'extrême fatigue de la troupe harassée par huit jours de combats, tous les objectifs assignés au régiment ont été atteints. Le nombre de prisonniers s'élève à 236 et le butin comprend 2 granatenwerfer, 8 mitrailleuses, 21 mitraillettes, sans compter un grand nombre de fusils Mauser, des caisses de bandes de mitrailleuse et d'obus de tranchée.

Le 18 août, le régiment est relevé par les chasseurs à pied de la 46^e division et va se reposer une quinzaine de jours dans la région de Crèvecœur-le-Grand. Ce mois d'août a été particulièrement glorieux pour le 13^e qui a pu montrer de façon éclatante ses qualités offensives. L'attaque du 9 lui vaut d'être cité à l'ordre de la Ire armée ; les combats du 11 au 18 août entraînent pour lui une citation à l'ordre de la 169^e division².

¹ Bataillons DU BOUCHET et PARENT, bataillons d'assaut, bataillon DE VARAX en soutien.² "Excellent régiment qui depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances : en 1914 et 1915, en forêt d'Apremont et au bois Le Prêtre ; en 1917, aux attaques de champagne, du massif de Moronvilliers, d'avril à août 1918, dans la région de Montdidier. Vient de faire preuve, pendant six mois, de la plus belle endurance, en fournissant du 30 mars au 12 octobre, dans de conditions particulièrement pénibles, des efforts continus, montrant les meilleures qualités offensives, sous les ordres de son chef, le colonel TRESTOURNEL. Le 16 août au Cessier et aux Loges, a enlevé sur 2 km 500 de profondeur, plusieurs positions fortifiées, très solidement défendues, capturant 250 prisonniers de deux divisions différentes et un très nombreux matériel. Du 9 septembre au 12 octobre, a réalisé une avance de près de 30 kilomètres qui a exigé de nombreux combats parfois très durs. Les 29 et 30 septembre, dans la région d'Urvilles, a capturé près de 300 prisonniers, 12 minenwerfer, dont 6 de gros calibre, 90 mitrailleuses et 5 fusils anti-tank"

Ordre général de la Ire armée n° 111, du 13 septembre 1918 :

"Très bon régiment qui s'est porté, le 9 août 1918, avec un élan remarquable, à l'attaque de fortes positions ennemies. Sous le commandement énergique de son chef, le colonel Trestournel, a réalisé de la façon la plus heureuse sa progression sur 4 kilomètres de profondeur, atteignant tous les objectifs dans le délai prévu, faisant environ 550 prisonniers, dont un commandant de bataillon et plusieurs officiers, capturant 19 canons, 8 minenwerfer, 150 mitrailleuses et un matériel considérable. Le lendemain, a poursuivi son offensive, réalisant au total en moins de trente heures, une avance de 12 kilomètres.

Lors de l'offensive allemande du 9 juin 1918, avait résisté brillamment aux attaques ennemies et conservé intégralement sa position principale de défense. "

Ordre de la 169^e division n° 353, du 10 octobre 1918:

" Très beau régiment qui, pendant les opérations du 11 au 18 août, sous les ordres du colonel Trestournel, a fait preuve des plus belles qualités d'endurance et d'entrain.

La 169^e division est maintenant désignée pour continuer la poursuite de l'ennemi toujours en retraite vers l'est. Elle débarque dans la région de Curchy, à l'ouest de Nesle. C'est entre Somme et Oise que le régiment est appelé à opérer, sur ce terrain si riche et si fertile qui a été transformé en désert par l'ennemi, à la suite de son recul voulu de 1917 et de son recul forcé de 1918. Les villages sont en ruines, les champs sont dévastés, les vergers sont sans arbre.

Les opérations actives auxquelles le 13^e va prendre part, du 8 septembre au 12 octobre peuvent être groupées en trois phases :

- 1° Poursuite de l'ennemi de Saint-Simon jusqu'à Uvillers-ferme Lambay (8 au 28 septembre);
- 2° Combats livrés sur l'avant terrain de la position Hindenburg (29 septembre au 8 octobre);
- 3° Prise de la ligne Hindenburg 9 au 11 octobre).

Pendant la première période, la 169^e division a été articulée en profondeur et le régiment progresse d'abord en réserve de division, puis il passe en première ligne avec un bataillon (DEVAUTOUR) face à Benay, et un bataillon (DE VARAX) face au bois de Lambay. L'ennemi réagit par des tirs de mitrailleuses et par des tirs d'artillerie à obus toxiques, et il apparaît de toute évidence qu'il ne veut désormais céder le terrain que pied à pied.

C'est pour briser sa résistance que la 169^e division engage, au commencement de la deuxième phase, le 29 septembre une action offensive visant à la prise d'Urvillers et au rejet des Allemands sur la ligne Hindenburg. Le régiment a reçu comme mission de faire tomber le village en le débordant par le sud, après s'être assuré de la ferme Lambay. Si le bataillon DE VARAX réussit à enlever la ferme Lambay, bien que son chef ait été blessé au début de l'action, par contre, le bataillon DU BOUCHET, qui a à souffrir cruellement du feu de l'ennemi, est arrêté aux abords d'Urvillers. La nuit met fin à la lutte, qui reprend le lendemain ; le bataillon DU BOUCHET atteint la route nationale de Saint-Quentin à La Fère sans pouvoir la dépasser. Aux premières lueurs du jour, le 1^{er} octobre l'ennemi lâche pied et le bataillon DU BOUCHET se lance aussitôt sur ses traces ; dans le courant de l'après-midi, le 3^e bataillon (BOSSUT) s'empare du bois d'Urvillers. La ligne Hindenburg est devant nous avec ses profonds réseaux de fil de fer intacts, défendue par des compagnies de mitrailleuses qui ont reçu l'ordre de tenir jusqu'au bout et par une artillerie vigilante qui exécute sur nos lignes et les arrières un tir de harcèlement lent et continu, comprenant une grosse proportion d'obus toxiques.

Le sous-lieutenant DOUMIC Georges Alfred est "Mort pour la France" le 30 septembre 1918 à Urvillers (Aisne)

Pendant huit jours nos patrouilles s'efforcent en vain d'aborder la ligne Hindenburg, cherchant à pénétrer dans les brèches pratiquées par notre artillerie dans les réseaux, accueillies toujours par de violents tirs de mitrailleuses. Le 9 octobre au matin, elles rendent compte enfin que la position a pu être entamée et que l'ennemi est en retraite. Le 13^e reprend aussitôt son mouvement en avant pour ne point laisser de répit à l'ennemi. Le 10, les villages de Marcy et de Regny sont successivement atteints et dépassés et à la tombée de la nuit les éléments de

" Aux combats du 16 août, s'est particulièrement signalé par son mordant, et sa bravoure, se lançant sous les feux croisés de mitrailleuses qui balayaient tout le terrain des attaques et sous un bombardement violent d'artillerie l'assaut d'une position très forte, qui comprenait un village présentant un front de défense de plus de 1000 mètres.

" Ayant brillamment enlevé cette localité, a poursuivi énergiquement sa progression, malgré les fatigues de huit jours d'opérations et dans des conditions d'autant plus difficiles qu'il cessait d'être encadré sur sa gauche.

" A participé à la prise d'un deuxième village, réalisant au cours de ces combats une avance totale de 2 km 500, sur un terrain solidement organisé, faisant subir des pertes considérables à l'ennemi, lui faisant 250 prisonniers de trois régiments appartenant à deux divisions, dont une division bavaroise fraîche arrivée de la veille, capturant enfin un nombreux matériel, dont plus de 30 mitrailleuses.

tête du régiment sont aux abords de Bernot ; notre poursuite a été gênée considérablement par les feux de flanc de l'ennemi en position sur la rive est de l'Oise.

Le lendemain, le mouvement est repris sur Bernot, d'une part, et sur Hauteville d'autre part.

Là s'arrête la mission du régiment et là s'arrête aussi son histoire, car relevé par le 83^e le 12 au matin, il va se reposer dans la région de Crévecoeur-le-Grand, et l'armistice viendra le surprendre avant qu'il n'ait pu reprendre sa place en première ligne, pour continuer la poursuite d'un ennemi démoralisé.

Pendant cette dernière période de combats, le 13^e avait mérité hautement sa deuxième citation à l'ordre de l'armée qui lui est accordée le 18 décembre 1918¹.

Après avoir séjourné quelque temps en Belgique, dans le riant pays d'entre Sambre et Meuse, attendant le moment d'aller la garde sur le Rhin, le régiment rentre en France pour aider à la reconstruction des régions dévastées. Le 6 février à Fourmies, le général MAISTRE venant passer en revue la 16^e division sous les ordres du général LE GALLAIS (à laquelle le régiment a fait son retour après la dissolution de la 169^e division) accrochait la fourragère à la hampe du drapeau du 13^e.

Le régiment recevait enfin la juste récompense de ses efforts, *Bourbonnais* sans tache il avait été jadis sous la monarchie, le 13^e sans tache il est resté pendant la grande guerre, esclave de son passé glorieux.



Description **Français** Drapeau du 13e RI en la cathédrale de Nevers lors de la commémoration du centenaire du début de la première guerre mondiale.

Date 4 octobre 2012, 20:53:19

Source Travail personnel

Auteur [BrunoLC](#)

**LISTE NOMINATIVE
DES
OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS
du 13^e REGIMENT D'INFANTERIE
TUES A L'ENNEMI**

OFFICIERS

RENAUD, Emile, sous-lieutenant
DE CHAMPS, Ferdinand, lieutenant
BONNOT, Louis, sous-lieutenant
DROUHARD, Louis, capitaine
VAQUE, Paul, capitaine
DAVID, Charles, lieutenant
BENAS, François sous-lieutenant
BAYLON, François, sous-lieutenant
RENAUT, Gaston, sous-lieutenant
TETE, Georges, capitaine
LEVITE, Louis, sous-lieutenant
DUMAY, Arthur, sous-lieutenant
GESIPPE, Ernest, ch. de bataillon
BRELOT, Charles, sous-lieutenant
FAUCHON, Henri, sous-lieutenant
CHAUVIN, Pierre, Ch. de bataillon
DUCHE DE BRICOURT, P., lieutenant
PHILIPPE, J.B., sous-lieutenant
BIGERL, Jean, sous-lieutenant
CHARBONNEAU, Victor, sous-lieutenant
CANET, Auguste, capitaine
CARRIERE, Eugène, lieutenant
CHIAPPELLA, Robert, sous-lieutenant
THEPENIER, Léon, lieutenant
RETHORET, Maurice, sous-lieutenant
CHAUVEAU, René, sous-lieutenant
ABORD, Charles, capitaine
GRAZON, Ernest, sous-lieutenant
GUYOT, Paul, sous-lieutenant
GRAZON, Ernest, sous-lieutenant
GUYOT, Paul, sous-lieutenant
GUAY, Jules, lieutenant
BONNEAU, Marcel, sous-lieutenant
BOUHANT, Léon, chef de bat.
BACCOT, Pierre, lieutenant
THEVENET, Charles, sous-lieutenant
RENAUD, André, sous-lieutenant
ROMIEUX, Louis, sous-lieutenant
CATINOT, Pierre, capitaine
AUBAILE, Roger, sous-lieutenant
CHARRETTE, Louis, sous-lieutenant

MONGIS, Georges, sous-lieutenant
 ANTOINE, Louis, lieutenant
 GUILLAUME, Auguste, sous-lieutenant
 VERNERET, Franç., sous-lieutenant
 ANDRE, François, sous-lieutenant
 GENEVOIX, Julien, sous-lieut.
 BEGUIN, Eugène, sous-lieutenant
 CHANIER, Jean, sous-lieutenant
 TISSIER, Henri, sous-lieutenant
DOUMIC, Georges, sous-lieutenant
 SARRE, Pierre, capitaine
 SAUBOT, Alfred, capitaine

LE 13° REGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

wikipedia



En 1914; Casernement : Nevers, Decize ; 52^e Brigade d'Infanterie **16^e Division d'Infanterie 8^e Corps d'Armée**

Constitution en 1914 : 3 bataillons À la 16^e DI de août 1914 à jan. 1917 puis à la **169^e DI jusqu'en nov. 1918**

2 citations à l'ordre de l'armée, une à la division, fourragère verte.

1914

Opérations de la 1^{re} Armée : Dimère Bataille de Sarrebourg (août) Trouée de Charme (sept.) : La Mortagne, bois d'Aulnes, Glonville, St Pierremont
 Secteur de St Mihiel (sept. à déc.) forêt d'Apremont, bois Brûlé, bois Jura

1915

Hauts de Meuse (janv. mars) : Bois d'Ailly, Tête à Vache, forêt d'Apremont (10 avril)
 Opérations d'avril en Woëvre : Saint-Mihiel
 Secteur de St Mihiel (avril à janv.16) : bois Brûlé, bois d'Ailly

1916

Woëvre (mars) : Les Eparges, Hures Bataille de Verdun (juil.) Tavannes, bois Fumin
 Woëvre (juil. Sept.) : Les Eparges Somme (déc.) : Berny

1917

Champagne (janv. à avril) : Main de Massiges, La Verrue Moronvilliers, mont Cornillet (avril) Argonne (mai à fév.18) : La Gruerie, Binarville

1918

Picardie : Assainir, Faveroles (8 août), le Cessier, les Loges (10-16 août) Offensive Nesle-Ham : Saint-Simon, Avesnes (8 sept.),

Essigny le Grand (19 sept.) Urvillers (29 sept.)

Le 30 septembre 1918, tombe, MPF, le sous-lieutenant Georges DOUMIC, du 13° RI, dans le secteur d'Urvillers



L'OFFENSIVE SUR LA LIGNE HINDENBURG

Du 15 août au 26 sept 1917

Telle que l'a vécue Georges DOUMIC, quelques semaines avant son décès

Une gigantesque muraille de Chine a été créée, qui, dans l'esprit du Haut Commandement allemand, constituera le front inviolable destiné à paralyser les efforts des Alliés supérieurs en nombre, et à laisser libre le plus de forces possible pour combattre en Orient.

Cette barrière est déjà vaguement connue en 1917 sous le nom de ligne Hindenburg ; elle sera célèbre plus tard.

Par le développement et la perfection de ses ouvrages, par l'abondance des matériaux qui y ont été employés, elle laisse bien loin derrière elle tous les travaux de champ de bataille et même de fortification permanente que le monde ait connu avant 1914.

Elle comprend quatre systèmes, dessinant ensemble un croissant dont la convexité est tournée vers Paris. " description "

L'offensive britannique au nord de la Somme et la française entre Oise et Aisne

18-29 août.



La première phase de la bataille de Picardie était close. Mais un grand effort nouveau se prépare entre la Somme et la Scarpe.

Déjà, entre Aisne et Oise, l'armée Mangin a été lancée à la conquête des plateaux.

Partie à l'attaque le 18 août, elle borde l'Ailette le 23. (Croquis ci-contre.)

Suivant cette progression, l'armée Humbert reprend violemment l'offensive le 21, conquiert les pentes nord du Plémont, franchit la Divette, occupe Lassigny.

Par leur avance, ces deux armées menacent la droite de la

XVIII^e Armée allemande accrochée sur la ligne Chaulnes-Roye.

En même temps, l'armée Byng, entre l'Ancre et Croisilles, et la gauche de l'armée Rawlinson, au nord de la Somme, attaquent. (Croquis ci-dessous.)

Le 21 août, à l'aube, les 4^e et 6^e corps de l'armée Byng partent à l'assaut, entre Miraumont et Movenneville.

Très brillamment, les troupes britanniques, appuyées par des tanks enlèvent les avancées des défenses ennemies.

La lutte est particulièrement vive aux abords d'Achiet-le-Grand et du bois Logeast, la progression continue, méthodique ; la voie ferrée d'Arras à Albert, ligne principale de défense de l'ennemi, est atteinte, 2000 prisonniers sont faits prisonniers



la gare d'Albert ; août 1918



Le 22 août, après cette attaque préparatoire, l'offensive est déclenchée sur un front de 53 kilomètres, entre Lihons et Mercatel.

Au sud de la Somme, le corps australien enlève Herleville, Chuignes et fait 2000 prisonniers, la gauche de l'armée Rawlinson passe l'Ancre, enlève Albert, porte sa ligne sur les collines à l'est de la route Albert-Bray,

capture 2.400 prisonniers.

Le coup le plus rude est donné plus au nord par l'armée Byng.

Dépassant la ligne principale de défense (la voie ferrée Arras-Albert), les 6^e et 4^e corps enlèvent Gomiécourt, Ervillers, Boyel, avec une grande quantité de canons, font plus de 5.000 prisonniers, et poussent sur Bapaume et Croisilles.

A cheval sur la route Arras-Bapaume, le 6^e corps se rabat sur Bapaume et menace d'encercler les Allemands cramponnés aux crêtes de Thiepval, qui, attaqués en même temps plus au sud, succombent. Bray-sur-Somme est enlevé.

La bataille continue du 25 au 28.

La résistance augmente, l'ennemi contre-attaque, oppose sur cet ancien champ de bataille de 1916, au terrain semé d'obstacles, une défense désespérée.

Le 29, Bapaume tombe.

Les Allemands se replient du nord de Bapaume à la Somme, sur le front Cléry, Combles, Frémicourt, Bullecourt, Heudecourt.

Menacé à la fois au nord de la Somme par les armées britanniques et sur les rives de l'Oise par les armées françaises, l'ennemi commence son repli dans la boucle de la Somme, talonné de près par Rawlinson, Debeney et Humbert ; il se retire sur la rivière de Péronne à Ham.

Chaulnes et Nesle sont occupés par les Alliés.

La gare d'Albert, août 1918

« Sur le sol même qui avait vu la grandeur de leur acharnement dans leur défensive, écrit le maréchal Haig; les troupes britanniques se portèrent à l'attaque avec une vigueur inlassable et une inébranlable détermination que ni l'extrême difficulté du terrain, ni la résistance obstinée de l'ennemi ne purent ni briser ni diminuer. »

LES OFFENSIVES SUR LA SCARPE ET L'AILETTE

25 août - 8 septembre

Mais la bataille continuait en s'élargissant.

Le maréchal Foch poursuit inlassablement son plan offensif. Il écrit au maréchal Haig :

« Poursuivez vos opérations sans laisser de répit à l'ennemi et en étendant la largeur de vos actions. C'est celle étendue croissante d'une offensive nourrie par derrière et fortement poussée en avant, sans objectif limité, sans préoccupation d'alignement et d'une liaison trop

étroite qui nous donnera les plus grands résultats avec les moindres pertes... Les armées du général Pétain vont repartir immédiatement dans le même style. »

En même temps que l'armée Mangin s'apprête à rompre le front ennemi entre l'Aisne et Saint Gobain, l'armée Horne, sur la Scarpe, attaque le saillant formé à l'est d'Arras.

Dès le 25 août, le corps canadien, à cheval sur la Scarpe, et la gauche de l'armée Byng avaient enlevé les positions difficiles de Monchy le Preux, Guémappe et porté leur ligne au contact de la redoutable position de Quéant-Drocourt, rameau de la ligne Hindenburg.



Le 2 septembre, le corps canadien se porte à l'assaut, progresse rapidement le long de la route Arras-Cambrai, pénètre de 10 km. dans les lignes allemandes et atteint Buissy.

Au centre, les Australiens dans la nuit du 30 au 31 août se sont jetés fougueusement à l'assaut en pleines ténèbres et ont enlevé le bastion formidable de Mont Saint-Quentin.

Le 1er septembre, après des combats sanglants, ils pénètrent dans Péronne.

Pour flanquer cette attaque au nord de la ville, Bouchavesnes, Frégicourt sont enlevés.

Plus au sud, sur les bords de l'Oise, l'armée Humbert, en dépit d'une résistance tenace, avait conquis Noyon et les hauteurs qui, à l'est, dominant la ville. Partant de l'Ailette,

Le 5 septembre la lutte se poursuit ; Mangin pénètre dans la forêt de Coucy et la gauche de l'armée se portait vers Chauny jusqu'aux lisières de la forêt de Saint-Gobain dans les anciennes lignes de mars 1918 les régiments de la 41^e DI (23^e, 42^e, 128^e RI) de la 69^e DI (151^e, 122^e, 129^e) et de la 5^e DI (5^e, 74^e, 224^e) en chasse l'ennemi au prix de terribles combats

Débordés au nord, en direction de Cambrai, et au sud sur les rives de l'Oise, en direction de La Fère, attaqués en même temps fortement, au centre, à Péronne, les Allemands reculent vers les positions Hindenburg.



Les armées britanniques et françaises refoulent les arrière-gardes ennemies qui ne peuvent s'accrocher sur la ligne de la Tortille et du canal du Nord.

Le 8 septembre, le front allié passe à l'ouest d'Arleux, de Marquion, à Havrincourt, Epehy, Vermand, puis suit le canal Crozat.

LES OFFENSIVES ET LES AVANCEES VERS LA LIGNE HINDENBURG

10-25 septembre

Les Allemands sont arrivés dans les avancées de leur fameuse position Hindenburg, constituées par les anciennes lignes britanniques perdues en mars, positions formidables qui couvrent le rempart réputé imprenable de la ligne Hindenburg.

Entre Havrincourt et Holnon, les 3e et 4e Armées britanniques (Byng et Rawlinson) attaquent dès le 10 septembre.

La 4e Armée enlève Vermand, les lisières ouest des bois d'Holnon, et pénètre dans Epehy et Jeancourt.

Au même moment (12 septembre), la 11e Armée américaine enlevait tout le saillant de Saint-Mihiel, avec 15000 prisonniers et 200 canons

Le 13, après des combats ardents, elle s'empare des bois et du village à Holnon.

La 3e Armée britannique franchit le canal du Nord au sud de la route Bapaume-Cambrai, déborde les positions d'Havrincourt à Gouzeaucourt, qui sont emportées en grande partie. La lutte est âpre, l'ennemi s'accroche désespérément.

Le 14 septembre, Mangin et Degoutte se porte avant, à leur tour, contre le redoutable bastion de Laon qu'ils attaquent, l'un par le massif de la forêt de Coucy, l'autre par l'Aisne.

Ce jour-là, à l'Armée Mangin, les régiments de la division Bablon (23^e, 4^e, 128^e) de la division Segonne (167^e, 168^e, 169^e), de la division de Roig-Bourdeville (5^e, 74^e, 224^e), enlèvent Vauxaillon, Laffaux, Allemant, Sancy, le Moulin de Saint-Pierre et, sur un front de 1500 mètres, capturent 2500 prisonniers.

L'Armée Degoutte, moins heureuse quoique tout aussi vaillante, ne réussit pas à chasser de Gleures les divisions d'Eberhart, mais elle fixe l'ennemi et l'empêche de porter le gros de ses forces contre la 1e Armée

Le 16 septembre, Mangin s'empare du Mont des Singes, de Vailly, et prend pied sur le Chemin-des-Dames. Il s'agit, d'après les ordres de Fayolle, d'aborder par l'ouest cette formidable position et de s'installer sur la ligne Vailly-Chavignon, pour obliger l'ennemi, pris en flanc, à l'évacuer sans combat.

Le 18, une attaque générale est déclenchée par les, armées Byng et Rawlinson en liaison avec **l'armée Debeney**.

Toutes les positions entre Gouzeaucourt et Holnon sont emportées avec 10000 prisonniers et 150 canons.

Au sud, l'armée Debeney a pris, par surcroît, le front de la 3e Armée (Humbert) ; Celle-ci a appuyé dans la zone de la 10e Armée, retirée du front par suite du raccourcissement de celui-ci et transportée en Lorraine en prévision d'une offensive future.

L'armée Debeney, étendue jusqu'au sud de l'Oise, attaque et après avoir enlevé l'épine de Dallon (sud ouest de St Quentin) par les 40^e, 102^e, 119^e Bataillon de chasseurs, 321^e et 401^e régiments d'infanterie aidés du 265e RAC, Castres et Essigny-le-Grand (13^e, 29^e, 39^e, 296^e, régiments d'infanterie de ligne et le 210^e régiment d'artillerie), borde la vallée de l'Oise, de Vendeuil à La Fère.

L'ennemi est désorganisé, usé, fatigué, dans l'incapacité d'exécuter une contre-offensive.

Pour se soustraire à cette bataille continue qui l'épuise, il a cherché à se réfugier dans des positions qu'il estime imprenables, et à l'abri desquelles il espère pouvoir se réorganiser, se reposer, se constituer des réserves.



C'est pour lui une nécessité, car du 15 juillet au 25 septembre il a envoyé à la bataille 163 divisions, dont 75 ont été engagées deux ou trois fois.

Le 26 septembre, malgré une réduction de front de près de 200 kilomètres, il doit maintenir en ligne presque le même nombre de divisions qu'au 15 juillet, parce que leurs effectifs et leur valeur combative sont très amoindris.

De plus, il n'a réussi à conserver ces effectifs qu'en dissolvant déjà 10 divisions, en ramenant dans une cinquantaine d'autres les bataillons de 4 à 3 compagnies, en rappelant des usines un grand nombre de sursitaires pour ne pas entamer la classe 1920, sa dernière ressource.

De toutes parts les armées alliées sont en contact avec la position Hindenburg, prêtes au grand assaut des lignes réputées imprenables, d'où les Allemands se sont élancés le 21 mars pour leur victoire certaine.

En six semaines, sans trêve, sans répit les Alliés, par des attaques répétées et conjuguées, ont réduit la poche que l'invasion germanique avait creusée de Saint-Quentin au-delà de Montdidier et d'Albert.

Le dénouement est proche. Bientôt les Allemands seront contraints à implorer l'armistice pour se dérober à un désastre

L'OFFENSIVE FRANÇAISE EN CHAMPAGNE ET EN ARGONNE

Chtimiste 

fin sept.- oct. 1918

celle qui fut fatale au sous-lieutenant Georges DOUMIC, du 13^e RI

Seconde bataille de Champagne, septembre 1918, la 4e armée française de Gouraud remporte une victoire offensive cette fois.

Depuis le 8 septembre, les préparatifs sont poussés avec une fiévreuse activité en Champagne et en Argonne. Le front d'attaque prévu aura un développement de 70 kilomètres.



Le général GOURAUD

L'Armée Française du Général Gouraud aligne sept Corps d'Armée en première ligne : 4e, 14e, 11e, 2e, 9e et 38e, soit 15 divisions françaises, sur les quelque 30 kilomètres qui séparent Prosnès de Vienne-le-Château

Derrière cette première ligne : 12 divisions d'infanterie française et 3 divisions de cavalerie.

La 1ere Armée américaine du général Pershing a en première ligne 3 Corps d'Armée : Les 1ere, 5e et 3e, soit 7 divisions américaines, et en réserve 8 divisions dont les effectifs sont sensiblement doubles de ceux des nôtres, sur les 40 kilomètres qui séparent Vienne-la-Ville de la Meuse.

La gauche de Pershing, tenue par le 1er Corps, est dans le secteur mort de l'Argonne où toute opération est impossible, et dont l'évacuation doit être obtenue par les succès remportés dans les secteurs voisins

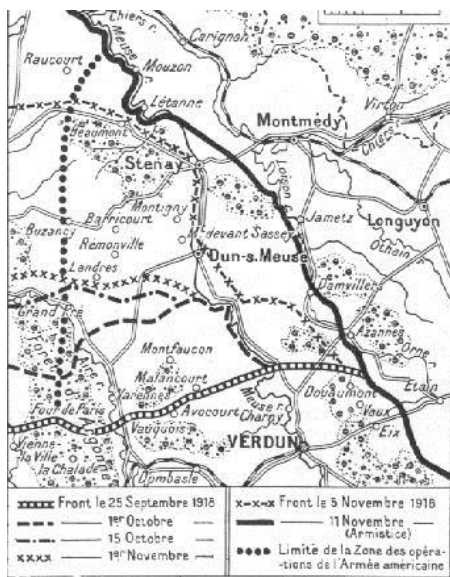
Devant ce front sont établies, derrière des fortifications formidables, une partie de la 1^e Armée Allemande de Von Mudra, la 3e Armée allemande de von Einem, appartenant au Groupe d'Armées du Kronprinz, et la Ve Armée Allemande, appartenant au Groupe d'Armées de von Gallwitz.

Il y a là en première ligne 16 divisions allemandes, et en deuxième ligne 4 divisions. Dans le courant de l'action, 4 nouvelles divisions allemandes y seront transportées de Laon, d'Alsace et du Nord.

Les effectifs des deux adversaires sont donc à peu près équivalents; mais les Allemands, qui ont perdu l'initiative des opérations, ont perdu avec elle toute leur confiance dans le succès. Ils sont inquiets et nerveux.

Ils connaissent vaguement les résultats des offensives de Mangin, de Degoutte et de Debeney à l'ouest; à l'est, ceux de l'offensive Franco-Américaine de Saint Mihiel.

Ils multiplient les reconnaissances d'aviation, les coups de sonde, les tiraileries de nuit sans motif. Ils calquent le dispositif adopté par la 4e Armée française à la dernière bataille de Champagne, évacuant leurs premières lignes et adoptant un dispositif en profondeur.



Chez nous, on est exactement averti de ces dispositions par des déserteurs et on en tiendra compte.

Or, dans l'autre camp, on s'inspire des excellentes méthodes de préparation en usage dans l'Armée allemande au temps de son apogée.

Avec son admirable esprit de méthode, le général Pétain a réglé tous les détails de l'opération, qui ont été arrêtés du 8 au 15 septembre.

Le transport des unités de renfort venues de très loin, même des Vosges, est effectué la nuit, avec d'innombrables précautions, du 16 au 25 septembre.

L'attaque était fixée au 26 septembre; et encore dans la nuit du 25 au 26 on exécutait la relève de toutes unités françaises qui se trouvaient dans le secteur Américain, afin que Pershing eût toutes ses unités bien groupées

dans sa main, entre l'Argonne et la Meuse.

Le **Maréchal FOCH** est là, lui aussi. Il vient d'établir un poste de commandement aux Trois-Fontaines, près de Saint-Dizier, et **PÉTAIN** en a établi un à Nettancourt, près de Revigny. Ainsi les deux grands chefs sont au centre de leurs opérations, en mesure de tout surveiller et de tout diriger.

Le 25 septembre, à 11 heures du soir, la préparation d'artillerie se déclenche. Elle s'adresse au delà des lignes d'avant-postes évacués, aux positions de défense réellement occupées par l'ennemi et dont le plan nous est parfaitement connu.

Le 26 septembre, à 5 h25, les infanteries française et Américaine se lancent à l'assaut.

Seuls, les obstacles accumulés ralentissent l'élan des assaillants, car les Allemands sont prostrés dans leurs abris et leur artillerie ne réagit que mollement.

Devant Gouraud, tous les objectifs sont enlevés de haute lutte par les Français.

La 22e division française, celle du Chemin-des-Dames dont le général Spire a pris le commandement, s'empare du tas de gravats qui fut la Ferme Navarin; les divisions Françaises des Généraux Michel et Schmidt enlèvent brillamment la Butte de Souain et le mont Muret au cours de combats acharnés où les 149e, 158e, 170e et 174e, 409e régiments d'infanterie et les 1er et 31e bataillons de Chasseurs se couvrent de gloire; les Tirailleurs de la 2e division Française chassent l'ennemi de la Butte du Mesnil, et les 163e, 215e et 363e régiments

d'infanterie de la division Française du Général Leboucq conquièrent les hauteurs de la rive nord de la Dormoise.

Les 272e, 51e et 87e régiments d'infanterie Française de la division Nayral de Bourgon enlevaient aussi la Galoche, les Mamelles et le Fourmilier, au-delà de la Dormoise, tandis que les 44e, 60e et 35e régiments d'infanterie de la division Baston s'emparaient de Tahure et de la Butte de Tahure.

A la même heure, les 230e et 299e régiments d'infanterie, avec les 50e, 71e et 66e bataillons de Chasseurs de la division du Général Lardemelle se rendaient maîtres de la Main-de-Massiges, et les cuirassiers et dragons de la 1ere division de cavalerie à pied avançaient vers Cernay-en-Dormois.

Ce jour-là, l'Armée française du général Gouraud avait capturé 13 000 prisonniers Allemands et 300 canons, et porté son front à 5 ou 6 kilomètres plus au nord.

Les Chars d'assaut français (notamment les FT17 de Renault) avaient fait merveille.

Les Américains ont magnifiquement progressé, eux aussi, et ont pénétré profondément dans les organisations ennemies bouleversées.

En Argonne, le 1er Corps d'Armée, se glissant dans les fourrés, a dépassé le Four-de-Paris; le 5e Corps a enlevé Vauquois et Varennes ; le 3e Corps a refoulé l'ennemi depuis Malancourt jusqu'aux abords de Montfaucon.

De ce côté, l'avance dépasse 7 kilomètres et on dénombre 7,000 prisonniers.

La journée du 27 Septembre est une rude journée de combat.

Sentant tout le danger pour ses communications d'une progression sensible des Alliés vers Mézières, Le Général Allemand von Einem, après avoir mis en ligne ses dernières disponibilités, appelle à grands cris des renforts, que Ludendorff se hâte de lui envoyer.

Malheureusement pour les Allemands, leur artillerie, par trop prudente, s'est portée tellement en arrière que son intervention dans la bataille est peu efficace.

Tout le danger, pour les assaillants, vient d'innombrables mitrailleuses Allemandes savamment dissimulées, qui se dévoilent au dernier moment et causent des pertes sérieuses à nos tirailleurs trop ardents; on commence à se heurter maintenant à des contre-attaques vigoureuses prononcées par des troupes nouvelles.

Le 21e Corps d'Armée française gagne cependant encore 2 kilomètres et parvient jusqu'au bois de la Pince; le 2e Corps Français, en dépit des difficultés du terrain, avance de 3 kilomètres; **Le 9e Corps Français** s'empare de Grateuil et de Fontaine-en-Dormois;

le 11e Corps Français subit de puissantes contre-attaques qui retardent ses progrès, mais sans réussir à les enrayer.

Les Américains progressent aussi de 2 ou 3 kilomètres, en dépit des vigoureuses contre-attaques que l'ennemi déclenche vers Montfaucon.

Le 28 septembre, Gouraud est renforcé à sa gauche par des éléments du 4e Corps d'Armée Française qui, malgré une résistance opiniâtre, s'emparent d'Auberive... Auberive où le 103e régiment d'infanterie de ce même Corps d'Armée avait laissé tant de morts en 1915 !...

D'une manière générale, l'ennemi résiste mieux, et les effets de son artillerie deviennent plus dangereux.

Le 11e Corps d'Armée Française s'empare cependant de Somme-Py, et le 9e Corps Français de Maure, tandis que les Américains parviennent à Brioules, au bois des Oignons, à Binarville et à la ferme d'Ivoy.

Le temps devient mauvais, et la pluie, qui tombe en abondance, change le terrain crayeux de la Champagne en un borbier profond, à travers lequel les assaillants éprouvent les plus grandes difficultés pour avancer et pour traîner leurs canons.

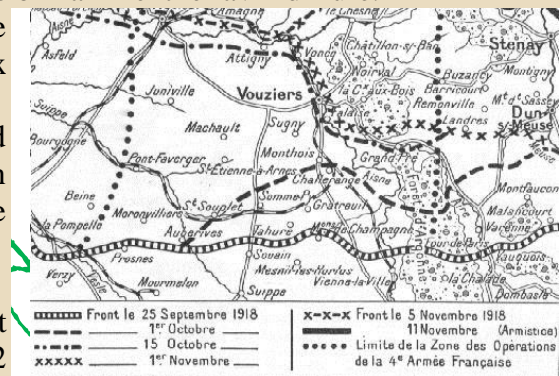
Le 29 septembre, le 9e Corps d'Armée française progresse de 4 kilomètres, enlevant de haute lutte le mont Cuvelet, Séchault et Ardeuil.

En revanche, les Américains se heurtent à une résistance énergique qui les arrête, tandis qu'une puissante contre-attaque leur reprend Apremont.

Le 30 septembre, les Allemands résistent opiniâtement devant le 14e Corps Français, qui ne peut progresser; mais le 11e Corps Français, maître de Somme-Py pénètre profondément dans les organisations ennemies, et le 21e Corps dépasse brillamment le ravin d'Aure.

Le 2e Corps gagne du terrain, lui aussi, et le 9e occupe Marvaux, poussant ses tirailleurs jusqu'aux abords de Monthois.

Le 38e Corps français, de son côté, prend pied dans le bois de La Malmaison, et la 1ere division de cavalerie à pied s'empare vaillamment de Condé-les-Autry.



Cette vigoureuse poussée qui, en cinq jours, a fait pénétrer les Armées de Gouraud et Pershing de 12 kilomètres dans les plus formidables organisations

de l'ennemi, menace fortement par l'est le massif de Moronvilliers, d'où l'Armée de Fritz von Below enserre étroitement Reims dans une étreinte mortelle, et avec le massif de Moronvilliers, le flanc oriental du Chemin-des-Dames.

Ce jour-là, 30 septembre 1918, tombe, MPF, le sous-lieutenant Georges DOUMIC, du 13° RI, dans le secteur d'Urvillers

Or, depuis le 8 septembre, Ludendorff a senti le grave danger que courent ses divisions engagées dans le saillant de Laffaux.

Et ce jour là, après avoir essayé de clouer Mangin sur ses positions par une violente préparation d'artillerie exécutée avec des obus toxiques, von Boëhm a commencé à se retirer derrière le canal de l'Oise à l'Aisne.

Mais Mangin, immédiatement averti du départ de l'ennemi par un déserteur lorrain, a foncé.

Il talonne et bouscule les arrières-gardes allemandes et s'empare du fort de la Malmaison.

Le 29 septembre, la 10e Armée Française borde l'Ailette, tenant Pinon et Chavignon, et prenant largement à revers les positions Allemandes de l'Aisne. Foch, saisissant tout de suite l'importance de ce succès, pousse en avant la 5e Armée Française, qui attendait son heure derrière la Vesle.

Le 30 septembre, à 5h30, Berthelot se porte donc en avant, sur un front d'une vingtaine de kilomètres, entre Braisne et Jonchery, avec les 3e, 5e et 20e Corps Français.

Le soir, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, ces trois Corps d'Armée sont déjà sur l'Aisne.

Le 1er octobre, Berthelot poursuit son avance et refoule l'ennemi sur une profondeur moyenne de 4 kilomètres, enlevant Maizy et Concevreux. Il a capturé, en deux jours, plus de 2000 prisonniers Allemands .

Le 2 octobre, le 38e Corps Français, de l'Armée Gouraud, s'empare du nœud de voies ferrées de Challerange, et la 1ere division de cavalerie à pied parvient aux abords de Vaux-les-Mourons et d'Autry, débordant par l'ouest la défense de l'Argonne que Pershing déborde par l'est.

A l'ouest de Reims, Berthelot progresse abordant le bois de Gernicourt et atteignant, au soir, les abords de Loivre et de Courcy.

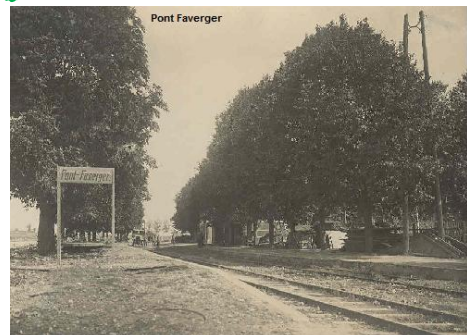
Le 3 octobre, le Général Gouraud précipite l'encerclement de la région des monts en poussant en avant se Corps de gauche qui, après avoir enlevé le fort- Médéah, les crêtes du Blanc-Mont et de la Croix-Gilles, et capturé 3000 prisonniers Allemands, réussissent dans la soirée à atteindre le cours de l'Arne.

En même temps, Berthelot commence à franchir le canal de l'Aisne et à menacer, par Berry-au-Bac, les communications des défenseurs d' Brimont.

Le 4 octobre, Gouraud poursuit la manœuvre en franchissant la Py, en enlevant Saint-Souplet et Dontrieu, et en refoulant l'ennemi jusque derrière l'Arne; il déborde ainsi largement par l'est le massif de Moronvilliers.

Le résultat de la splendide opération des Généraux Gouraud et Berthelot ne se fait pas attendre. Si von Einem résiste encore énergiquement, et réussit même un moment, par un vigoureux retour offensif, à nous arracher Challerange, Fritz von Below juge un repli inévitable.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, il fait détruire les approvisionnements en vivres et en munitions accumulés dans le massif des monts et dans les forts de Reims, et le 6 octobre, au matin, Brimont, Bourgogne, Bétheny, La Pompelle, Beine et Moronvilliers sont évacués.



Nos éclaireurs ont conservé le contact de l'ennemi; et à la mollesse de sa défense, aux incendies qui, la nuit, percent la brume au loin, dans la vallée de la Suipe, on peut penser que ce mouvement de repli ne s'arrêtera pas de sitôt.

Le 6 octobre, en effet, le Général Allemand Below recule encore.

Le 7, il est sur la Suipe, où les avant-gardes françaises de Gouraud lui enlèvent même Pont-Faverger.

Les résultats de la bataille de Champagne, menée par les 4e et 5e Armées françaises et par la 1ere Armée Américaine, sont des plus brillants.

La ligne Hindenburg est disloquée de ce côté aussi, et porte une brèche de 70 kilomètres, depuis, la Suipe jusqu'à la Meuse.

Les 1ere, 3e et 5e armée Allemandes ont engagé toutes leurs réserves, qui sont à peu près hors d'état de continuer la lutte.

Devant Gouraud seulement, sur 13 divisions allemandes qui ont été engagées, trois ont été détruites : les 42e et 103e et la division d'Ersatz bavaroise, qui ont laissé entre les mains de nos soldats les trois-quarts de leurs effectifs;

Trois sont inutilisables parce que décimées, et devront être dissoutes,

Sept ont éprouvé des pertes considérables, mais luttent encore, avec des effectifs très réduits, sans qu'il soit possible de les renforcer.

Jusqu'à quand pourront-elles prolonger un semblable effort ?

Enfin, Reims est dégagée; et pour la première fois depuis 1914, la vaillante cité, ruinée mais inviolée, voit l'ennemi refoulé à 30 kilomètres de ses faubourgs .

Ce choc à coûté aux Allemands 27000 prisonniers et plus de 500 canons.

Or, ce n'est là qu'un début. Foch n'est plus aux Trois-Fontaines.

Dès le 28 septembre, l'affaire de Reims lui paraissant en bonne voie, il a laissé à la prudence et à l'énergie de Pétain le soin d'en régler l'harmonie, et il est lui-même retourné à Bombon pour préciser au développement de son plan grandiose.

Déjà la bataille est allumée ailleurs.

LA LIGNE HINDENBURG

wikipedia 

La ligne Hindenburg est un vaste système de défenses et de fortifications au nord-est de la France pendant la Première Guerre mondiale. Il est construit par les forces armées allemandes pendant l'hiver 1916-1917.

La ligne s'étend sur près de 160 km de Lens, près d'Arras (Pas-de-Calais), à l'Aisne, près de Soissons.



Vue aérienne de la ligne Hindenburg, à Bullecourt.

HISTOIRE

La décision de commencer la construction d'une telle ligne est prise par les généraux Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff à la suite de la bataille de la Somme.

La ligne Hindenburg est construite à travers une poche sur le front allemand.

Ainsi, en se retirant jusqu'à ces fortifications, l'armée allemande raccourcit sa ligne de front. La longueur totale du front est réduite de 50 km permettant aux Allemands de libérer 13 divisions du service et de les mettre en réserve¹.

La retraite jusqu'à la ligne débute en février 1917.

Le territoire entre le précédent front et la nouvelle ligne est dévasté par les Allemands qui emploient la tactique de la *terre brûlée*.

Les fortifications comprennent des bunkers en béton armé de mitrailleuses, entourés de plusieurs lignes de fil barbelé, reliés entre eux par des tunnels pour déplacer les troupes, de profondes tranchées, des abris contre les obus et des postes de commandement.

À un kilomètre en avant des fortifications, une ligne plus légère d'avant-postes doit ralentir et perturber l'avance ennemie.

« *Tout ce système défensif, qui englobait de nombreux villages organisés, constituait une zone de 7000 à 10000 mètres de profondeur dont la puissance avait été développée par tous les moyens possibles, et qui mérite sa haute réputation.* »

Sir Douglas Haig Commandant en chef des forces britanniques en France (BEF)

DESCRIPTION

La ligne Hindenburg, entre Lens et Saint-Quentin est divisée en cinq zones, nommées respectivement (du nord au sud) :

- ***Preuss Stellung*** ;
- ***Bayern Stellung*** ;
- ***Wotan Stellung*** ;
- ***Siegfried Stellung*** (à ne pas confondre avec la Ligne Siegfried, construite à la frontière franco-allemande avant la Seconde Guerre mondiale.) ;
- ***Alberich Stellung*** ;

Cette ligne Hindenburg est doublée en arrière de deux autres lignes :

de Douai à Pagny-sur-Moselle par Cambrai, Guise, Rethel, Vouziers et Dun-sur-Meuse

- ***Hunding Stellung*** ;
- ***Brunhilde Stellung*** ;
- ***Kriemhilde Stellung*** ;
- ***Michel Stellung*** ;
- ***Freia Stellung*** ;

de Douai à Metz par Le Quesnoy, le Cateau, Hirson, Mézières, Sedan, Montmédy et Briey

- ***Hermann Stellung*** ;
- ***Hagen Stellung*** ;

Parmi elles, la ***Siegfried Stellung*** est considérée comme la plus résistante.

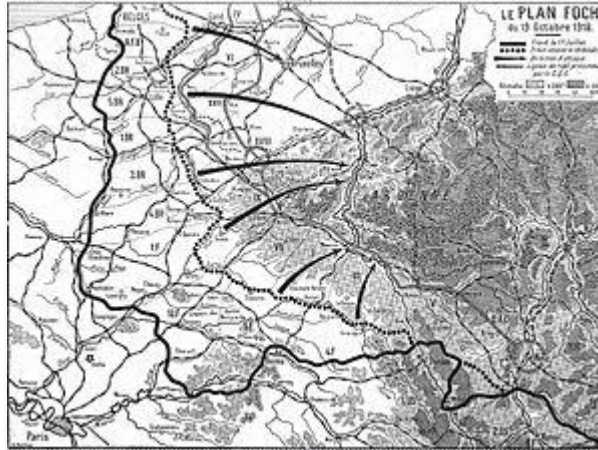
Le commandement allemand pensait que la nouvelle ligne était imprenable.

Malgré cela, elle tombe au cours de la bataille de la ligne Hindenburg pendant l'offensive des Cent-Jours, en septembre 1918.

BATAILLE DE LA LIGNE HINDENBURG

wikipedia 

Percée de la Ligne Hindenburg









Lech

Batailles de la ligne Hindenburg en 1918

Informations générales

Date	début de la bataille le 18 septembre 1918 pour 100 jours
Lieu	entre Lens et Saint-Quentin (Aisne)
Issue	Victoire alliée

Belligérants

 Royaume-Uni	 Empire allemand
 France	
 Australie	
 Canada	
 États-Unis	

Les

Commandants

 Henry Horne	 von Carlowitz
 Julian Byng	 Oskar von
 Henry Rawlinson	Hutier
 John Monash	 Magnus von
 Debeney	Eberhardt
 Gouraud	 Otto von Below
 Hunter Liggett	 Karl von Einem
	 Georg von der
	Marwitz

Forces en présence

1 ^{re} armée britannique	XVII ^e armée
3 ^e armée britannique	II ^e armée

4 ^e armée britannique	XVIII ^e armée
1 ^{re} armée française	IX ^e armée
4 ^e armée française	VII ^e armée
1 ^{re} armée (États-Unis)	I ^{re} armée
	III ^e armée
	V ^e armée

La bataille de la **Ligne Hindenburg**, qui débuta le **18 septembre 1918**, fut une bataille majeure de l'Offensive des Cent-Jours qui contribua à l'issue de la guerre.

Les troupes canadiennes et britanniques, en avant-garde, lancèrent cette attaque contre la ligne allemande, poursuivant l'utilisation massive des chars telle qu'elle avait été entamée au cours de la bataille d'Amiens.

Cette bataille contribua à la fin de la guerre des tranchées.

PRELUDE

Après la bataille de la Somme, en 1916, les généraux allemands von Hindenburg et Ludendorff décidèrent que l'Allemagne ne pouvait remporter une telle guerre d'usure.

Ils adoptèrent alors une politique de retraite dite de la « terre brûlée ».

La Ligne Hindenburg était un réseau de tranchées de près de 160 kilomètres de long, doublé d'une seconde tranchée de secours.

Le 21 mars 1918, les troupes allemandes lancèrent l'opération Michaël, première attaque de toute une série, partant de la Ligne et visant à faire reculer les forces alliées en arrière du front de l'Ouest.

Le gros de l'opération est dirigé sur Amiens, nœud ferroviaire de première importance.

Mais l'assaut est stoppé à Villers-Bretonneux par les troupes australiennes le 4 avril¹.

Plusieurs autres opérations (« opération Georgette », « opération Blücher-Yorck », « opération Gneisenau », « opération Marne-Reims ») ont permis aux Allemands d'avancer, sans toutefois leur donner l'avantage décisif^{2,3}.

Finalement, au cours de la bataille d'Amiens, les Alliés reprirent l'avantage en lançant une offensive qui permit de repousser les Allemands, les forçant à la retraite.

Ce retournement de la situation est largement dû à l'efficacité des nouvelles armes alliées : les chars.

LA BATAILLE

Le général australien John Monash lança la première attaque de la bataille, le 18 septembre.

À 5h20 du matin, le corps australien, appuyé par l'artillerie et seulement 8 chars, s'empara des positions allemandes.

Un millier de soldats australiens furent tués ou blessés au cours de cet assaut, mais ils firent 4 300 prisonniers ennemis à la fin de la journée⁴.

Bataille de Saint-Quentin

(25 septembre au 14 octobre)

Les Britanniques arrivèrent ensuite, la première armée britannique attaquant la section *Wotan-Stellung* de la ligne, suivie par les troupes de Douglas Haig qui attaquèrent la section *Siegfried-Stellung*.

Elles furent rejointes dans la bataille par les troisième, quatrième et cinquième armées britanniques, ainsi que par la première armée française et le corps expéditionnaire américain⁵.

Le 27 septembre, les 27^e et 30^e divisions d'infanterie américaines lancèrent l'attaque initiale, avec les 3^e et 5^e divisions australiennes, tentant de passer au travers des lignes allemandes.

Malgré leur volonté de combattre, les troupes américaines manquaient d'expérience et n'avaient pas correctement « nettoyé » les positions allemandes. Ceci obligea les Australiens à combattre de nouveau pour reprendre le terrain que les Américains avaient déjà conquis⁶.

L'attaque finale est lancée le **29 septembre 1918** par la 4^e armée anglaise (9^e, 3^e et 11^e corps américains) et la 1^{re} armée française.

À 5h30, les 27^e et 30^e divisions américaines bondirent de leurs tranchées pour se lancer à l'attaque, protégées par un puissant barrage roulant de l'artillerie australienne et avec l'aide de chars. Les divisions se trouvant à l'ouest de Bellicourt pour la 30^e Division et à l'ouest de Bony pour la 27^e Division.

La 46^e Division australienne se trouvant à l'ouest de Bellenglise.

Pour cette seule journée, la 27^e Division perdit 337 hommes et 658 furent blessés.

À midi, la ferme Quennemont, une partie du système de tranchées au sud de Bony, le terrain sur lequel le cimetière militaire américain *Somme American Cemetery* a été établi et la colline étaient aux mains de la 27^e Division⁷.

Dans les heures qui suivirent, le touage souterrain de Riqueval (tunnel de Riqueval), puissamment fortifié par les Allemands, était aux mains des troupes américaines et les Australiens franchissaient le canal de Saint-Quentin sur le pont de Riqueval, le seul encore intact, pour poursuivre leur offensive en direction de Montbrehain⁸.

Le 30 septembre, l'armée de Rawlinson arrive au nord de Saint-Quentin que, de son côté, Debeney encercle progressivement.

Jusqu'au 2 octobre, les 31^e, 4^e, 15^e et 36^e corps repoussent de violentes contre-attaques mais prennent la ville. Le 3, le Catelet et le passage du canal de L'Escaut sont aux Anglais.

Les Australiens prirent le village de Montbrehain le 5 octobre.

Leurs unités combattaient alors sur la ligne de front depuis le 27 mars et 27 000 des leurs avaient péri ou avaient été blessés depuis la bataille d'Amiens, au début août⁴.

Rupture définitive de la position Hindenburg

Le 8 octobre, entre Cambrai et Saint-Quentin, les Britanniques (armées Byng et Rawlinson lancent de fortes attaques, rompent les positions allemandes et atteignent le terrain découvert.

Cavalerie en tête, ils lancent leurs premières patrouilles dans Cambrai. De son côté, **Debeney (1^{re} Armée)**, en soutenant l'attaque anglaise, talonne la retraite allemande jusqu'à la Selle et l'Oise, entre Le Cateau et La Fère.

Sur cette partie du front, les allemands sont maintenant retranchés derrière la Selle, l'Oise, la Serre et l'Aisne; cette ligne de défense s'appelle : *Hermann, Hunding, Brunehilde et Kriemhilde Stellung*

Offensive franco-anglaise : bataille de la Selle et la Serre

(17 au 29 octobre)

Le 17 octobre, Haig lance ses trois armées en direction de Valenciennes; à cause d'une résistance vigoureuse, la Selle n'est franchie que le 18 au soir par la 4^e armée, forte de 5 divisions britanniques et 2 américaines.

Après quelques jours, les 3^e et 1^{re} armées britanniques conquièrent toute la ligne de la Selle et s'emparent de Denain.

Le 19 au soir, la II^e armée allemande (von Carlowitz) est rejetée définitivement derrière le canal de la Sambre à l'Oise.

Bataille de Mont d'Origny **(15-20 octobre)**

En liaison avec les Britanniques, Debeney attaque de son côté sur les deux rives de l'Oise, en face de lui, la XVIII^e armée de von Hutier.

Le 15^e et 36^e corps doivent déborder les gros points d'appui de Bernoville, Aisonville et Grougis. Le 31^e corps doit forcer l'Oise vers Mont d'Origny et la Serre doit être passée par le 8^e et 20^e corps.

Dans la nuit du 18 au 19 octobre, Debeney atteint son objectif principal, le canal de la Sambre à l'Oise.

Le butin de la 1^{re} armée est de 3 000 prisonniers, 81 canons, 700 mitrailleuses et un train complet de munitions. Mais, derrière le canal se dressent les défenses de la *Hunding Stellung*.

Bataille de la Serre **(20-30 octobre)**

Sur l'axe Chavignon-Laon, Mangin (10^e armée) a délogé les allemands du massif de Saint-Gobain et le 13 octobre entre à Laon. Le 19, il se trouve aux abords de la *Hunding Stellung*. Maître de la tête de pont de Mont d'Origny et du plateau de Renansart, Debeney (1^{re} Armée) fait face à une bretelle de la *Hermann Stellung* entre Origny et Mesbrecourt.

Rupture de l'*Hermann Stellung*

Le 1^{er} et 2 novembre, avec les 22^e et 17^e corps et le corps canadien, Haig a fait tomber Valenciennes et toute la région environnante. Il prescrit aux 1^{re}, 3^e et 4^e armées britanniques de marcher sur Avesnes, Maubeuge et Mons.

Le 4, la bataille s'engage sur la ligne de la Sambre ; et le 5, au matin, le Quesnoy, puis Landrecies sont pris, la forêt de Morman enlevée, la Sambre franchie. L'*Hermann Stellung* est rompue, 20 000 prisonniers et 450 canons capturés.

Rupture des *Hunding, Brunehilde et Kriemhilde Stellung* **2^e bataille de Guise**

(4-5 novembre)

Le 3 novembre, à droite des anglais, Debeney (1^{re} Armée) attaque dans la vallée supérieure de l'Oise pour déborder et faire tomber Guise et, par ce moyen, tourner la *Hunding Stellung*. Il ramasse 4000 prisonniers et 60 canons.

Quelques heures après, Guise tombe et la *Hunding* est tournée.

Bataille du Chesne et de Buzancy **(1 - 5 novembre)**

À l'autre extrémité de la *Hunding*, la 4^e armée Gouraud et la 1^{re} armée américaine exécutent la même manœuvre. Elles attaquent le 1^{er} novembre, entre Aisne et Meuse, en direction de Mézières-Sedan, progressent, en quatre jours, de 15 à 20 kilomètres poursuivant les allemands en retraite jusqu'au canal des Ardennes. La *Brunehilde* et la *Kriemhilde Stellung* sont rompues.
